

resque. Autour de l'héroïne, c'est toute une époque que nous avons revue un moment, personnages, costumes, le plus marquant du monde dramatique et du monde littéraire d'alors. Le premier tableau nous montrait la famille du bohémien Félix, campée sur la grande route, préparant le repas du soir à côté de la roulotte, le père Félix faisant répéter à ses enfants une pièce de sa composition, la petite Rachel se distinguant déjà de ses frères et sœurs par son accent de sincérité et son émotion. Ensuite, c'était le Théâtre Molière, la petite scène d'études et de préparation des élèves du Conservatoire, l'appartement de Rachel après ses premiers succès, et enfin le « plateau » de la Comédie-Française, pendant une représentation d'*Horace*, avec Rachel dans *Camille*. Une chose étonnante, ce dernier tableau. A lui seul il méritait qu'on allât voir *Rachel*. Je ne sais comment vous dire à quel point il était réussi. On reconnaissait là le prodigieux talent de metteur en scène de M. Antoine et je pense que lui-même a dû avoir un grand plaisir à cette réalisation. Imaginez que vous pénétrez sur la scène de la Comédie-Française, que vous restez dans la coulisse, derrière un portant, apercevant, par une ouverture du décor, les premières loges de la salle avec leurs spectateurs, pendant que çà et là causent à voix basse des artistes attendant leur « entrée » et que le régisseur suit attentivement le jeu pour ne pas manquer le baisser du rideau. Tel était ce tableau, qui fut fort admiré. J'y ai pris, pour ma part, un plaisir tout particulier. Il me rappelait, en effet, toute une époque de ma vie, ces années de 1875 à 1882 ou 1883, quand j'allais presque chaque soir à la Comédie-Française, connu de tous, flânant à mon gré partout, dans les couloirs, au foyer, sur la scène, du trou du souffleur jusqu'aux loges des actrices. Est-ce assez loin, déjà ! J'ai connu ainsi les grands acteurs de la Comédie en ce temps-là, des comédiennes célèbres, de Got à Delannay, de Madeleine Brohan à Jeanne Samary, et approché bien des gloires littéraires ou autres, de Victor Hugo à Alexandre Dumas fils, du duc d'Aumale au Prince de Sagan. N'allez pas croire, surtout, que j'en garde aucune vanité. Je donne ces détails uniquement à titre de curiosité, parce qu'un décor de *Rachel* me les a remis à l'esprit. Je vous le dirai même au risque de me nuire, peut-être : je n'ai jamais eu, même très jeune, même tout enfant, la bosse de l'admiration. J'approchais ces gens. Ils me parlaient. Je les regardais. Ma mémoire retenait leur visage et leurs paroles. Mais quant à être ému, impressionné, à ouvrir des yeux tout ronds, vraiment non, je ne me le rappelle pas. Dira-t-on que c'était insensibilité ? Insensible, moi qui pleurais à la seule romance de Chérubin dans *le Mariage de Figaro* ! Non, pas insensible. Plutôt l'esprit un peu libre, déjà, un peu observateur, voilà tout. C'est tout cela que je me rappelais en regardant ce tableau de *Rachel*. Je serais même bien resté, l'acte terminé et les

artistes partis, à le regarder encore pendant tout un moment et à me laisser aller à mes souvenirs. Est-ce assez curieux ! Je m'en raille moi-même. Je puis aller demain soir, si je veux, à la Comédie-Française, descendre sur la scène, m'asseoir dans un coin, rester là une heure à rêvasser. Je serai sur les lieux mêmes où se sont passées les choses que j'évoque. Les mêmes figures, ou presque, passeront devant moi, d'autant mieux qu'un sociétaire de la Comédie-Française en 1914 et un sociétaire de la Comédie-Française en 1878, c'est absolument bonnet blanc et blanc bonnet. Eh bien ! je ne crois pas que cela me ferait le même effet qu'à l'Odéon, dans *Rachel*, ce décor représentant cette même scène. Je serais dérangé, distrait. Je regarderais encore, au lieu de me laisser émouvoir. Ce qui prouve qu'on a beau être un réaliste forcené : on est quand même sensible à l'illusion. Ainsi on trouve sa chambre beaucoup mieux à la regarder dans la glace. Mais je reviens à *Rachel*. Je vous disais tout à l'heure que c'est toute une époque que nous y avons revue. C'est surtout à ce tableau de la Comédie-Française que je pensais. L'acte d'*Horace* terminé et Rachel sortie de scène, nous avons vu, en effet, apparaître, venant de la salle pour complimenter la tragédienne, Chateaubriand vieilli accompagnant M^{me} Récamier aveugle, Victor Hugo déjà chef d'école, Lamartine, Vigny, Musset, rejoignant là les grands acteurs du temps, Samson, Beauvallet, Saint-Aulaire, Frédéric Lemaître, Provost. Ne nous occupons que des écrivains. Un bel assemblage, tout de même, et curieux à voir, d'autant que les artistes de l'Odéon s'étaient fait de leur mieux la tête de leur personnage. Il n'est pas besoin d'avoir aucune prédilection pour Hugo, Vigny, Lamartine, Chateaubriand, Musset. On peut même ne les lire jamais, préférer une littérature tout opposée à la leur. Les voir là, réunis, vivants, pour ainsi dire !... Que voulez-vous ? On oublie un peu qu'on est au théâtre. On laisse aller un peu son imagination. On se rappelle tout ce qu'on sait de ces personnages. Celui-ci avait une petite verrue à la joue gauche, et on voit que l'acteur l'a reproduite. Cet autre parlait du nez en diable, et on entend son interprète parler de même. L'illusion vient presque. On croit les voir pour de bon. Il y a un côté guignol, musée de cire, qui se mélange avec un côté de réel intérêt. On rit, et pourtant on est un peu pris. C'est très amusant. Je ne sais pas si je dois vous dire quelques réflexions que m'a inspirées ce tableau. Je pensais, que dans une cinquantaine d'années, on jouera peut-être, sur un théâtre, une pièce analogue à *Rachel*. Une pièce sur M^{me} Sarah Bernhardt, par exemple. Quelles seront alors les grandes figures littéraires dont on l'entourera, qu'on ressuscitera sur la scène pour la curiosité des spectateurs de ce temps-là ? M^{me} Sarah Bernhardt aura pris dans les mémoires la place de Rachel. De même que des gens qui la voient jouer aujourd'hui disent : Si

vous aviez vu Rachel ! de même les gens qui verront jouer la grande comédienne d'alors diront : Si vous aviez vu Sarah ! Quels écrivains d'aujourd'hui prendront alors la place, dans cette pièce, des Lamartine, des Hugo, des Musset, des Vigny, des Chateaubriand qu'on nous a montrés dans *Rachel* ? En avez-vous une idée ? Serait-ce M. Fernand Gregh, M. Léo Larguier, M. Maurice Magre, M. Sébastien Charles Leconte, M. Paul Adam ? Au troisième acte de *Rachel*, la jeune tragédienne se délecte en relisant à haute voix le feuilleton dithyrambique que vient d'écrire sur elle Jules Janin. L'actrice qui jouera Sarah Bernhardt dans cette pièce que j'imagine se délectera-t-elle en lisant au public un feuilleton de M. Adolphe Brisson ? Vous éclatez de rire ? Eh bien ! mais, c'est une réponse, cela ! C'est même la meilleure !

Vous savez que M. Louis Bourny, un comédien à qui la littérature n'est pas étrangère, a organisé, depuis quelque temps, au théâtre Antoine, des Samedis littéraires, sur le modèle de ceux qui furent créés, il y a quelques années, à l'Odéon, par Catulle Mendès, et, je crois, M. Gustave Kahn. Je n'ai jamais eu, je l'avoue, un très grand goût pour ces spectacles et je les ai peu fréquentés. Ces gens qui s'assemblent, à heure fixe, pour entendre des vers, cela me paraît si comique, si éloigné de la poésie, que j'aime autant rester chez moi. Je suis pourtant allé au sixième samedi de M. Louis Bourny. On donnait une pièce inédite de M^{me} Rachilde : *Le Char d'Apollon*. Je l'avais entendue, d'un peu loin, quelques jours auparavant, dans une sorte de répétition générale, ou d'avant-première, au *Mercury* même, à un mardi de l'auteur. Je savais que cela serait encore mieux sur la scène, l'interprète lui-même devant s'y trouver plus à l'aise. Je voulais voir cela. Je vous en parlerai dans un moment. J'aime assez suivre, dans mes comptes-rendus, l'ordre des choses que j'ai vues, ou entendues, si vous préférez, et j'ai entendu, ce samedi, avant *Le Char d'Apollon*, de si jolies choses ! Je n'en reviens pas encore. On nous a dit, en effet, des vers de M^{lle} Henriette Sauret, de M^{mes} Perdriel-Vaissière et Cécile Périn. Ces dames sont poètes, paraît-il. Comme vous le voyez, on croit tout savoir et on en apprend tous les jours. Quand je dis, d'ailleurs, que ces dames sont poètes, j'exagère peut-être. Mettons qu'elles font des vers, ce sera plus sûr. M^{lle} Henriette Sauret a publié, paraît-il, un volume intitulé : *Je respire...* Je respire ? A en juger par le petit morceau que j'ai entendu ce samedi, c'est beaucoup dire. Il se peut que M^{lle} Henriette Sauret respire. Elle manque en tout cas complètement de souffle. Ce petit morceau qu'on nous a dit avait pour titre : *Je regarde...* Qu'est-ce que M^{lle} Sauret regarde ? Je défie bien un des auditeurs de ce samedi de pouvoir le dire. Il est probable que M^{lle} Sauret n'en sait rien elle-même. Sa poésie

est de la poésie à « l'œil ». C'est tout le rapport qu'on peut lui trouver avec son titre. M^{mes} Perdriel-Vaissière et Cécile Périn sont plus précises. Elles intitulent leurs petites choses : *Poèmes*, tout simplement. Poèmes ? Cela dit tout et rien. Chez ces dames, il n'y a pas à se tromper : cela ne dit rien du tout. Notez, d'ailleurs, que les vers en question auraient pu aussi bien être d'autres dames poètes. On nous les aurait donnés, par exemple, comme étant de M^{me} Catulle Mendès, nous n'y aurions vu que du feu. C'est le mérite, en effet, de ces sortes de productions : le nom de leur auteur n'importe pas. Qu'elles soient de celle-ci ou de celle-là, elles sont également bêtes comme chou. M. Georges Duhamel écrivait l'autre jour sur la sincérité sans intérêt dont se prévalent certains poètes. Il pourrait faire un peu la leçon à ces dames. Elles se mettent décidément trop dans ce qu'elles écrivent. Quel mal a fait M^{me} de Noailles ! C'est à elle que nous devons toutes ces muses de carton, bientôt aussi innombrables que son cœur. Il faut, du reste, que je sois franc. Les dites muses m'émerveillent souvent. J'éprouve devant leurs livres une surprise qui touche à la timidité. Écrire ainsi des volumes et des volumes pour ne rien dire du tout ? Ce n'est pas à la portée de tout le monde. J'ai nommé tout à l'heure M^{me} Catulle Mendès. Elle est un maître du genre. Les autres muses poussent quelquefois, sans y penser, quelques petits vagissements. M^{me} Catulle Mendès, elle, se tait complètement. Elle n'a pas même un soupir. C'est la muette du sérail. J'ai eu la curiosité, un jour, de feuilleter un de ses volumes de vers, et, un autre jour, de lire dans un journal, je ne sais plus lequel, un de ces contes (c'est le nom, paraît-il ?) qu'elle publie de temps en temps. C'est prodigieux ! Les vers, les lignes se suivent, le livre a deux cents pages et le conte deux colonnes. Quand on a fini, on a lu quoi ? Rien, absolument rien. C'est de la typographie, pas plus. Qu'est-ce que vous voulez ? Écrire de cette façon, il faut un talent considérable (1). Il est toutefois permis de penser que ces dames pourraient trouver un meilleur emploi de leur activité. Il n'y a pas que l'agriculture qui manque de bras. L'amour aussi manque... d'objets. Je connais nombre de jeunes gens, même d'hommes sérieux, les uns et les autres intelligents, ayant de l'esprit, d'un commerce très agréable, qui ne peuvent trouver de bonne amie. J'ai même, dans mes relations de jeunes écrivains qui sont extrêmement privés sous ce rapport, trop délicats pour se satisfaire de certaines amours, trop timides pour en rechercher d'autres. Est-ce que ces dames ne pourraient pas s'en occuper un peu, faire les premiers pas ? Elles trouve-

(1) Je trouve justement dans le dernier *Courrier Européen* cette amusante annonce concernant M^{me} Catulle Mendès : « *Décadence*. — On peut se procurer dans certaines boîtes des quais *Les Charmes* de M^{me} Catulle Mendès, pour soixante-quinze centimes. O tempora, o mores ! »

raient là à s'employer plus utilement qu'en écrivant leurs petits vers et elles donneraient, — je veux du moins l'espérer pour elles, — un plaisir qui manque totalement à lire leurs productions. Cela serait d'autant mieux, de leur part, qu'elles n'écrivent nullement par besoin, même simplement par goût. C'est chez elles pure question de mode, d'imitation. Elles écrivent comme autrefois elles eussent fait du crochet. Elles ont si peu à exprimer que cela se voit même dans les titres qu'elles prennent pour leurs livres. Elles finissent par des points de suspension l'idée qu'elles n'ont pas eue : *Je respire... Je regarde...* L'une d'elles a même fait récemment une trouvaille. Sur un tout petit cahier de tout petits vers qu'elle a publié, elle a mis tout gentiment comme titre : *Parce que...* Parce que quoi ? chère Madame ? C'est bien simple : parce que rien ! Alors, n'ai je pas raison ? vaudrait-il pas mieux qu'elles fassent l'amour ? Il est vrai, j'y pense seulement, que l'amour agrémenté de bêtise littéraire... Tout compte fait, je crois qu'il vaut encore mieux laisser ces dames à leurs travaux. Elles ont d'ailleurs une utilité incontestable. Elles mettent en relief les très rares femmes qui écrivent avec talent et pour qui écrire est bien une résultante de leur nature, une Rachilde, par exemple, une Colette Willy. On aurait tort de croire que j'ai un tel parti pris contre les femmes qui écrivent. Je ne pense pas différemment à leur égard qu'à l'égard des écrivains hommes. Cela m'est égal qu'un livre ne me plaise pas absolument, qu'il contienne plus ou moins de choses qui choquent mon goût, mon esprit ou mon sentiment, si j'y trouve par ailleurs une force, une sincérité, un vrai tempérament, ce je ne sais quoi qui fait qu'on sent tout de suite que ce livre n'a pas été pour son auteur un vain jeu, mais un besoin autant qu'un plaisir. Je ne crois pas qu'il soit aujourd'hui une femme de lettres qui donne mieux dans ses livres cette impression que M^{me} Rachilde. Elle écrit en n'écoutant qu'elle, sûrement. C'est ainsi qu'il faut écrire, comme pour voir sur le papier ce qui se passe en soi. Soyez sûrs que de tels livres frapperont leurs lecteurs, à quelque classe qu'ils appartiennent. La question n'est pas qu'ils les séduisent, qu'ils les ravissent, qu'ils leur plaisent. Non, pas cela uniquement. Elle est qu'ils les prennent, qu'ils les surprennent, qu'ils changent, un moment, leur esprit de place, et qu'après les avoir lus ces lecteurs ne les oublient pas. Je n'invente pas ce que je vais dire et qui est une preuve excellente autant qu'inattendue de tout ce qui précède. *La Feuille littéraire* a publié récemment un roman de M^{me} Rachilde : *Le Meneur de Louves*. Un de ces derniers dimanches, comme je flânais dans mon jardin, un de mes voisins, avec qui je bavarde quelquefois, qui sait que j'écrivais et que je connais plus ou moins le monde littéraire, m'interpella : « Dites-donc, me dit-il, est-ce que vous connaissez une M^{me} Rachilde ?... » Je ne répondis pas tout de suite, voulant voir où

il voulait en venir. Il continua : « Je viens de lire un roman d'elle dans *la Feuille littéraire* : *Le Meneur de Louves*... Ce doit être une femme extraordinaire!.. Il y a là dedans une force!... » Ce brave homme, sans s'en douter, employait le mot juste : une force, c'est-à-dire ce qui fait un écrivain et ce qui passe dans ses livres. Tous les romans de M^{me} Rachilde donnent cette impression. Il y a dans chacun d'eux une telle vivacité qu'ils font souvent l'effet de grandes boutades, dites d'un coup, spontanément, dans tout l'élan de sa nature. Même cette petite chose : **Le Char d'Apollon**, un simple monologue dramatique, dont le récit dure tout au plus vingt minutes, montre toutes les qualités de l'écrivain. Elle nous aurait caché qu'il était d'elle, — chose dont elle aurait été bien capable, — qu'on y aurait reconnu quand même ce ton qui n'est qu'à elle, fait d'intelligence, d'esprit, de brusquerie, d'une sorte de gouaillerie aussi franche que généreuse. L'idée même porte bien sa marque, une idée dans laquelle le romantisme s'ajoute ironiquement à la réalité. Le poète Jean Sivrac, vieilli, pauvre, oublié, est invité par mégarde dans un salon littéraire où une grande dame reçoit des écrivains et fait dire des vers. Avant de se mêler aux invités, il s'arrête dans l'antichambre, et réfléchit à l'aventure qui lui arrive. C'est donc la gloire, qu'on s'est ainsi souvenu de lui, qu'on a écrit son nom sur une invitation, et qu'il est là ! Il ne s'y attendait plus, et il n'y est guère préparé, pas plus au moral que dans sa toilette. Il s'enhardit, cependant, et il va pénétrer dans le salon, quand il entend annoncer un de ses poèmes : *le Char d'Apollon*. Levant légèrement la draperie, il voit, en effet, une actrice se lever, s'adosser à la cheminée et déclamer devant les assistants ce poème de sa jeunesse. Le dernier vers achevé, les applaudissements éclatent, comme une réparation envers l'auteur. Ce n'est qu'une réparation, en effet, un hommage tardif dans l'esprit de tous ceux qui sont là, car, en même temps qu'il s'entend ainsi fêter, Sivrac entend un invité affirmer à un de ses voisins que *l'auteur est mort*. On le croit mort, en effet, et l'invitation n'était qu'une erreur d'un secrétaire. Cette simple scène, animée, en effet, comme une pièce, d'un ton à la fois comique, caricatural, et douloureux d'une amertume mordante et qui éclate de rire, a eu au théâtre Antoine un grand succès. Elle a été interprétée avec une vie étonnante, un sens très exact du personnage, par M. Saillard, un artiste du même théâtre, que j'ai déjà vu jouer une fois de façon très remarquable le rôle du soldat dans *la Fille Elisa*.

Je voudrais bien maintenant dire un petit mot sur **l'Aurélisme**. C'est une bonne suite à certaines choses qui précèdent. Vous avez probablement lu la lettre de M. Georges Polti, dans les *Echos* du dernier *Mercure* ? Moi, elle m'a ravi. Il paraît que M. Georges Polti n'a jamais entendu nous mystifier avec son « essai » sur *l'Aurélisme*.

Il a été sincère, très sincère. Croit-il que j'en aie jamais douté ? J'en doute encore moins aujourd'hui : le voici qui écrit en charabia comme son inspiratrice. Il fait même mieux, entraîné probablement par l'admiration littéraire, laquelle me paraît avoir les mêmes effets que l'amour : faire dire des bêtises. C'est M. Lavis, je crois, qui a émit cette idée que l'esprit humain a pu faire un grand progrès le jour que fut inventée la lampe à huile, comme si rien de valable n'avait été écrit avant qu'on possédât cet éclairage. M. Georges Polti me semble être de la même force quand il parle, dans sa lettre, de « la culture intellectuelle plus généreusement accordée aux femmes ». Qui aurait pu croire que la culture intellectuelle fût une chose qui s'accorde ? On la croyait plutôt à la portée de tout le monde, et que tous peuvent se la donner. M. Georges Polti nous apprend le contraire. Nous devons en conclure que nous n'avons jamais eu de femme cultivée, qu'une M^{me} de Sévigné, une M^{me} du Delfand, pour ne citer qu'elles, n'étaient que des dindes, et que M^{me} Aurel, la première, réalise cette merveille. Vous ne vous en seriez pas douté ? Ah ! Seigneur, et moi, donc !

Je veux, en tout cas, rassurer M. Georges Polti, qui est, dans le privé, à ce qu'on me dit, un homme simple, clair, sensé. Je n'ai pas attendu son aimable invitation pour regarder son fameux *Essai sur l'Aurélisme*. Je n'ose dire qu'il m'a déçu. C'est bien ce que j'attendais : quelque chose comme le *Sonnet d'Oronte*, en plus long. Il a aussi réveillé en moi un regret que j'ai quelquefois : celui de ne pas faire de la critique littéraire. La littérature actuelle compte, en effet, quelques phénomènes dont j'aurais plaisir à m'occuper. Cela me permettrait surtout de raconter quelques anecdotes qui font majeure et qui feraient aussi la vôtre (1). Car lire tous ces faiseurs et faiseuses de galimatias n'est rien. Il faut encore les voir, les entendre, admirer leurs petits airs victorieux et penchés. Ils sont là d'un extrême comique. M. Georges Polti me paraît aimer beaucoup les mots en *isme* : le *Platonisme*, le *Pétrarquisme*, l'*Aurélisme*... Ils

(1) Cette définition, par exemple, de M^{me} Aurel par Paul Mariéton : « Aurel, me disait-il un jour. Une subtilité de muse départementale ! C'est Jean Dolent, un Jean Dolent plus hennissant. C'est Aurel... de Paladines ! » Je me rappelle aussi un couplet qu'on chantait dans une revue des Bouffes-Parisiens, il y a quelques années. Le petit garçon de M^{me} Tynaire parlait du salon de sa mère, des « consœurs » de sa maman, les énumérait sur un air connu : M^{me} Daniel Lesueur, M^{me} Mendès, M^{me} Delarue-Mardrus, M^{me} de Noailles, M^{me} Dieulafoy,

« Et l'éternell'
Madame Aurel
Qu'a écrit pour elle
Les jeux d'la Chandelle,
Ah ! les poires,
Les belles poires... »

C'est la gloire, cela !

sont, je l'avoue, médiocrement de mon goût. Je veux pourtant lui en offrir un autre, comme un témoignage de ma sympathie. C'est celui-ci : le *ridiculisme*. Il définit à merveille, qu'il m'en croie, l'*Aurélisme*, les livres de M^{me} Aurel, le *Poltisme*, les petits vers de ces dames et les grandes proses de ces messieurs, toutes les productions de ces beaux esprits d'aujourd'hui, plus bêtes que méchants, il est vrai. Et que M. Georges Polti ne s'enthousiasme pas, qu'il fasse appel à son érudition dramatique : il n'y a dans tout cela aucune nouveauté. Sous d'autres noms et d'autres costumes, ce sont toujours les mêmes bonshommes et les mêmes bonnes femmes qu'a immortalisés Molière.

MEMENTO. — Porte-Saint-Martin : *Madame*, comédie en 3 actes, de MM. Abel Hermant et Alfred Savoir (10 février). — Athénée : *Je n'trompe pas mon mari*, comédie en 3 actes, de MM. Georges Feydeau et René Péter (18 février). — Comédie-Royale : *Children's Corner*, ballet-miniature de M^{me} Jane Hugard, musique de M. Claude Debussy. *Clara Florise*, comédie en 3 actes, de M. George Moore. *Il sait!* comédie en un acte, de M. Camille Oudinot (25 février). — Théâtre Fémina : *Madame Flirt* (première à ce théâtre), comédie en 4 actes, de MM. Paul Gavault et Georges Berr (3 mars). — Comédie des Champs-Élysées : *La Victime*, comédie en 3 actes, de MM. Fernand Vandérem et Franc Nohain. *Du vin dans son eau ou l'impôt sur le revenu*, pièce en un acte, de M. Tristan Bernard (5 mars).

MAURICE BOISSARD.

MUSIQUE

Quelques Concerts. — Opéra-Comique : *La Marchande d'allumettes*, conte lyrique en trois actes de M^{me} Rosemonde Gérard et de M. Maurice Rostand, musique de M. Tiarko Richepin.

Le **Quatuor hongrois**, dont j'ai signalé l'an dernier la visite intéressante, est revenu nous voir, mais cette fois avec un programme ne comportant aucune production nationale. On en fut tout spécialement navré en écoutant un *Quatuor en mi b* de M. Max Reger, qui est bien l'une des choses les plus vides dont se puisse targuer la musique de Kapellmeister. Il est vrai que ce calamiteux laïus a l'air plutôt ardu à jouer, et il semble que, ce soir-là, MM. Waldbauer, de Temesvary, Kornstein et de Kerpely aient eu surtout l'intention de nous faire admirer leur virtuosité, laquelle est assurément peu ordinaire. C'est sans doute cette préoccupation qui leur dicta le choix du premier *Quatuor*, en ré, composé par Mozart, en 1789, sur le désir du roi Frédéric-Guillaume de Prusse, dont le goût pour le violon-

celle explique l'importance de l'instrument dans cette œuvre, qui en reçut d'ailleurs la dénomination de *Celloquartett*. Malgré l'admirable maîtrise de cet ouvrage de commande, on n'y retrouve plus le libre envol génial des quatuors dédiés à Haydn, et on eût volontiers préféré l'un de ceux-ci sous l'archet prestigieux de nos hôtes. C'est dans le *Quatuor* de M. Maurice Ravel qu'on put apprécier la valeur exceptionnelle de ces jeunes artistes, pour qui la virtuosité la plus rare n'est qu'un moyen au service d'une sensibilité émue. On n'imagine guère exécution plus souple, plus nuancée, plus délicate et chaleureuse, d'une compréhension aussi totale, d'un sentiment intime plus enthousiaste et plus profond. C'était une joie que d'entendre ainsi cette musique savoureuse et forte. L'auteur n'en fut pas moins ravi que l'auditoire, car, après le concert, félicitant ses interprètes, il leur promit dans sa reconnaissance d'écrire un autre quatuor exprès pour eux. Cela vaut toujours mieux qu'un sonnet. Saluons en donc l'aubaine en remerciant ceux dont le talent l'a provoquée. Quelques jours après, la même Salle des Agriculteurs fut le théâtre d'un intéressant récital de **Chanson russe** donné par M^{me} la princesse Baratoff, et allant de Glinka à Bakhmaninoff, en n'omettant que César Cui des « Cinq », mais sans oublier naturellement Tschai-kowski. D'une voix chaude, au charme un peu étrange, la cantatrice interpréta tous ces lieder avec une émotion visible. Nos amis et alliés aiment passionnément leur musique nationale, et, s'ils y découvrent parfois des beautés qui nous échappent, eux seuls peut-être sont capables de nous en révéler tout le sens. Il faut écouter du Glinka chanté par une artiste russe pour y discerner nettement l'âme slave sous l'apparent italianisme; et, si l'humanité d'un Moussorgski est trop profonde pour ne pas s'attester universelle, la talentueuse habileté d'un Rimsky-Korsakoff ne gagne pas moins à l'épreuve que l'ingénuité d'un Glinka. Et on en arriverait même à presque concevoir la vogue dont jouit feu Tschai-kowski aux bords de la Néva, en percevant ainsi chez lui quelques traits de slavisme évident. On peut comprendre, en somme, que ses compatriotes aient admiré la manifestation autochtone d'un correct et « élégant » néo-classicisme dont la fastidiosité nous indiffère, mais qui, jusqu'en sa banalité même, reste cependant supérieur à l'absolu néant d'un Rubinstein. D'ailleurs, si Tschai-kowski est généralement ennuyeux et souvent rasoir, il n'échoue pas toujours à la niaise emphase de la *Symphonie pathétique*. Le récital de M^{me} Baratoff était précisément coupé par un *Concerto pour violon* de lui, qui n'est pas l'un des plus mauvais de la littérature du genre, laquelle, au surplus, n'est pas riche en numéros bien palpitants. Ce concerto était exécuté par le jeune **André de Prang**, dont le treizième printemps fleurira dans quelques semaines et qui remplit depuis de ses exploits toute une soirée

de la Salle Gaveau. Je ne suis pas très féru de petits prodiges, mais je crois qu'on peut prédire un brillant avenir à celui-ci; non pas peut-être tant pour une virtuosité encore en genèse, quoique déjà fort peu commune, que pour la singulière intelligence et la spontanéité fongueuse de son interprétation musicale aux prises avec certaines œuvres de haute envergure. Celui qui joue ainsi, à cet âge, la *Chaconne* de la *Sonate* pour violon seul en *ré* mineur de Bach, possède certes une véritable nature d'artiste. La majeure partie de son programme, néanmoins, avec Paganini, Elgar, Popper et aussi le *Concerto* de Mendelssohn, n'apparaissait guère apte qu'à vouloir démontrer l'habileté acquise de l'adolescent virtuose. C'est l'écueil et l'embaras où se trouvent acculés à peu près l'unanimité des violonistes, qui, d'une part, se figurent obligés de prouver qu'ils savent jouer de leur instrument, ce qui n'est, après et même avant tout, que leur devoir, et, par ailleurs, n'ont à leur disposition à cet effet qu'une littérature moderne fort peu copieuse et rarement captivante en comparaison de celle du piano. Ils en sont aisément réduits à se confiner dans un passé qui s'arrête à l'époque pagannienne, ou à ressasser un succinct répertoire épuisé par tous leurs collègues et rivaux. Peut-être feraient-ils mieux, musicalement, de se résoudre plus souvent à la quasi-abnégation de la sonate avec piano qui, quoique disparaissant peu à peu, dure encore. Il serait oiseux de le dissimuler aux meilleurs de ces artistes, la virtuosité pure a fait son temps, et le violon, instrument monodique, s'adaptera en soi de moins en moins à la luxuriance croissante de l'évolution harmonique. Il semble destiné à demeurer exclusivement la voix la plus expressive, on peut dire, l'âme de l'orchestre et son rôle antérieur ne se survivra plus ou moins qu'en tant que partie d'un ensemble dans la « musique de chambre » à son crépuscule. Le concert de M. Emile Mendels à la Salle Pleyel en fournissait un témoignage. Avec les *Concerto* de Mendelssohn, *Rondo capriccioso* de Saint-Saëns et *Zigeunerweisen* de Sarasate, il n'offrait évidemment pas un transcendant intérêt musical. En dehors de la démonstration à priori superflue d'un talent qui est pour l'exécutant la condition préalable et implicite de son exhibition publique, le seul morceau du programme qui pût piquer la curiosité mélomane était un **Quintette** de M^{me} Armande de Polignac, dont les deux premiers mouvements sont tout à fait remarquables. Dans cette composition importante, l'auteur, avec une parfaite maîtrise des moyens employés, affirme une fois de plus son originalité très personnelle et qui, par quelque germanisme infus, certaine hybridité de tendances, par une cérébralité intermittente et même aussi par quelque indifférence à la qualité thématique intrinsèque, mais surtout par l'élan, l'énergie véhémence, apparenterait volontiers sa verve fémi-

nine à l'âpre spontanéité d'un Richard Strauss. Sans doute, de tout ce qu'a produit la musicienne, je préfère toujours *Morgane*, qu'on peut espérer désormais connaître un jour à l'Opéra; mais c'est tout de même un vrai plaisir, en ce temps de subtilités mignardes, d'entendre une musique qui s'emballa franchement, carrément, sans recherche ostensible en ses audaces et pourtant sans banalité. On souhaiterait un peu de cette virilité à maints compositeurs masculins. Il convient de signaler aussi, à l'École des Hautes Etudes Sociales, le cycle de huit récitals dédiés par M^{me} Marie Mockel à la **Mélo-die française** depuis ses primes origines, et les deux concerts consacrés aux vieux maîtres de l'opéra italien, Luigi Rossi et Marc-Antonio Cesti, par M^{lle} Marguerite Babiain et ses élèves. Toutes ces très intéressantes séances s'accompagnaient de conférences assumées par quelque orateur informé ou érudit en chacune matière, et, quelques préventions qu'on puisse assez légitimement nourrir contre l'actuel engouement pour un genre d'éloquence sur lequel une descendance avunculaire épand sereinement sans se lasser un annalesque ridicule, il paraît évident que cette sorte de commentaire historique ou analytique des œuvres exécutées pourrait être précieuse pour la culture musicale du gros public. De plus en plus, d'ailleurs, la mode s'en implante chez nous, témoin les efforts associés de MM. Léon Vallas, Louis Bourge et Calvocressi à la Salle Villiers. Il n'est pas sûr, toutefois, que ce public ne vienne pas surtout pour la musique, soit dit sans désobliger les excellents conférenciers; et le goût toujours plus répandu de l'art sonore en notre capitale inciterait peut être à l'occasion pertinemment M. Doumic à appeler cet art à la rescousse au profit de l'institution qu'il fonda. On sait que la précaution paternelle sollicitait harmonieusement ainsi tous les matins le réveil de Michel de Montaigne enfant. La musique peut rendre un service analogue aux grandes personnes.

§

S'il est des affinités électives, la collaboration des dynasties Rostand et Richepin était depuis longtemps indiquée. Elle s'est réalisée enfin à l'Opéra-Comique sous les espèces de deux jeunes porphyrogénètes assistés de l'une des mamans sceptrifères. Le sujet de la **Marchande d'allumettes** est emprunté à Andersen, mais on peut dire que l'affabulation rostandrine fait prendre quelque chose pour son rhume au doux conteur danois. L'aventure de la petite Daisy eût apparu pourtant sans peine assez touchante. Un soir de Noël, après avoir vainement essayé de vendre sa pauvre marchandise, mourant de faim, de froid et de fatigue, elle s'affale exténuée sous la neige qui commence à tomber. Alors, elle a l'idée d'enflammer ses tisons pour réchauffer ses doigts glacés et, soudain, elle rêve. Elle

rêve que tout le monde est bon pour elle, que tous ceux qui l'ont repoussée l'entourent et la comblent de cadeaux ; elle rêve que « la Duchesse », escortée de laquais chamarrés, l'invite à la fête et au bal dont Daisy a connu tout à l'heure les préparatifs somptueux. Elle pénètre dans l'hôtel magnifique, y trouve un immense arbre de Noël dont elle allume les bougies ; s'y mêle à un brillant cortège de coquettes compagnes. On attend un jeune marin, neveu de la duchesse, que celle-ci espère retenir par l'amour et sans doute un hymen avec quelqu'une de ces gracieuses séductrices. Il arrive enfin, beau comme un Prince Charmant, et dédaigne toutes les autres pour Daisy. Il l'aime, elle l'adore, s'effondre et se blottit sur sa poitrine et, à chaque baiser, une bougie s'éteint sur l'arbre. Tout s'évanouit avec la lueur ultime et, à l'acte suivant, on découvre Daisy agonisante dans la neige qui s'est amoncelée pendant la nuit. Son rêve s'est éteint avec sa dernière allumette, et elle meurt entre les bras d'un vieux mendiant qui seul l'avait aimée sur terre. Voire ainsi arrangée, l'histoire faisait, en somme, un gentil canevas qui même eût supporté peut-être impunément quelques légères maladresses. M^{me} Rosemonde Gérard et M. Maurice Rostand en ont confectionné un livret d'idiotie vraiment suprême. Il n'y a pas, dans ce « poème », un mot qui ne soit faux, une ligne qui ne soit bête ; rien, mais rien de rien, qui ne semble une gageure d'inepte, prétentieux et agaçant chiqué perpétré par un gosse de rhétorique. Il faudrait tout citer, depuis la harangue du Suisse superbe et complaisant bavard, annonçant à la foule le retour de son maître. Sur quoi Daisy, « toujours à part dans son petit coin d'ombre » :

Comme il doit être beau, fendant la mer profonde,
Sur son bateau si blanc qu'il semble aérien,
Ce jeune homme qui s'en revient,
Qui s'en revient du tour du monde !

Puis, ce dialogue entre elle et ledit Suisse :

Monsieur, dites, permettez-moi...
— Que veux-tu que je te permette ?
— Eh ! bien, voilà, j'ai faim, j'ai froid...
Achetez-moi mes allumettes.
— Et pourquoi faire, en vérité ?
Nous avons l'électricité !

Plus tard, la cohorte d'évaporées offertes au bel et attendu Greham disserte sur l'amour en ces termes galants :

Avant tout, qu'il soit beau ! — Avant tout, qu'il soit chic !
— L'amour, c'est le veston ! — C'est la fleur ! — C'est le stick !
— C'est le dernier club où l'on cause !
— C'est la façon de dire au téléphone : « Allo ! »
— C'est le cheval ! — C'est le tennis ! — C'est le polo !

Et Daisy d'opiner, naïve :

— Je croyais que l'amour, c'était autre chose?...

Mais voici sa définition :

Je croyais, lorsqu'on voit venir
Celui qui de tous vous délivre,
Que l'on sent enfin qu'on va vivre
Et qu'on sait que l'on va mourir!

Enfin « le navire s'avance ». Et alors : « Toutes ces dames au salon! » dit la duchesse ou à peu près :

Il arrive, mon beau neveu,
Essayez toutes, je le veux,
De le séduire
Et de lui dire
Tout ce qu'on dit avec les yeux.

Et ces dames :

Oui, nous ferons
Tout ce que nous pourrons.
Tout!...

Et la duchesse, pressante :

De tout cœur je vous le demande,
Beaux yeux de châtaigne et d'amande,
Préparez vos regards les plus magiciens!
Le navire s'avance sur l'onde,
Et pour le retenir loin des routes du monde,
Tressez-vous comme des liens,
Sombres cheveux et nattes blondes!

Ceci suffirait largement. Pourtant, encore une perle, la dernière entre mille. C'est la joie de petits enfants au matin du jour de Noël :

Qu'y a-t-il donc dans mes souliers?
— Dans mes bottines?
— Un grand cheval! — Un petit chien!
— Un rossignol! — Un Lamartine!
— Tous les deux chantent aussi bien!

Et, sans en excepter une syllabe, tout le reste est à l'avenant. Il n'est pas jusqu'aux indications scéniques qui ne participent d'une littérature dont la « Correspondance de la cousine Yvonne » constitue, comme on sait, l'un des plus accomplis spécimens. Qu'on en juge par cet extrait fidèle, dont je respecte religieusement la ponctuation et même l'orthographe :

Ce voyageur, qui a occupé, sans le savoir, pendant toute cette dernière soirée, les ardentes pensées de la petite marchande d'allumettes, sera, maintenant qu'elle dort, et qu'elle est, par le sommeil, entrée dans la belle

demeure, attendu par elle aussi, toute frémissante, et, d'avance, toute (*sic*) éblouie d'amour.

C'est évidemment complet, et il faut le lire pour y croire. A la représentation, les auteurs ont la chance que tout ce galimatias chanté n'est pas toujours compris. On en saisit néanmoins amplement assez pour la désopilation des rates. La vérité est qu'on rigola d'un bout à l'autre à bien peu près. La bouffonnerie cependant devenait pénible à la longue, et l'inconscience de gens capables de signer une élucubration de cet acabit n'est pas de celles qui désarment. Car si ce n'est pas sale, c'est stupide, et ça tient une place qui ne pourrait qu'être mieux occupée à tous égards. La musique de *la Marchande d'Alumettes*, en effet, ne se distingue guère du livret qu'elle illustre que par un primarisme plus candide. M. Tiarko Richapin interpréta ce texte saugrenu avec une conviction manifeste et un médiocre talent d'amateur de salon confit en Massenet. Il est décidément d'encombrantes familles. Qu'elles se divertissent entre elles à domicile aux niaiseries dont s'entretient le snobisme benêt de leurs loisirs, c'est leur affaire et grand bien leur fasse. Mais il est excessif que le résultat de leurs occupations puériles reçoive l'hospitalité de théâtres subventionnés par les deniers des contribuables. Cela paraît même inadmissible. Les nouveaux directeurs de l'Opéra-Comique ont hérité ce loup de leur prédécesseur. Peut-être auraient-ils pu se soustraire à un engagement qui n'émanait pas d'eux. On assure qu'ils l'ont fait pour d'autres. En tout cas, c'est un si décevant début qu'on hésiterait presque à les complimenter pour les soins qu'ils ont prodigués à leur mise en scène. Le poisson ne valait pas la sauce.

JEAN MARNOLD.

ART

L'Exposition des Indépendants. — L'Exposition des Indépendants est cette année assez bien installée. Pourtant n'exagérons rien. On sent très bien que cette société ne possède pas encore toute la sympathie des pouvoirs publics. A d'autres, et on peut le dire, à tous les autres, les attraits des palais de pierre, de marbre et de stuc et de staff, et le luxe modeste des chauds parquets! Aux Indépendants le caractère nomade et bohème de la baraque en planches démontables, de la grande roulotte d'art, et le sol sableux et froid.

La trentième exposition des Indépendants est campée, comme la première, parmi les terrains vagues, les sables semi-désertiques. Il n'y a pas de raison pour que le jubilé ou le centenaire des Indépendants ne soit célébré parmi d'encore éphémères baraques, parmi des

terrains de banlieue. Ainsi en a décidé le Destin vis-à-vis du plus sérieux de nos groupements d'artistes, vis-à-vis du système et du milieu qui ont fourni l'occasion et la place aux débuts des meilleurs artistes des nouvelles écoles picturales, artistes qu'on ne discute plus guère, système et milieu dont le bien fondé et l'utilité toujours pareille continuent à donner les mêmes résultats.

Comme aux vingt-neuf précédentes expositions ce milieu est très varié. L'intérêt de ce groupement est de laisser percer tous les jeunes; il consiste aussi en ceci que les artistes, n'ayant point la crainte du jury, ni le souci de désarmer sa rigueur par quelque œuvre assez contenue pour n'effaroucher personne, y placent ce qui leur plaît et fournissent donc le plus hardi de leur effort. De ce concours de bonnes volontés et de méthodes diverses résulte une agréable atmosphère de liberté. La présentation de cette année, en trois travées spacieuses, donne au premier regard une curieuse mêlée de tons éclatants. Les éclats violents des pages décoratives les plus osées apparaissent simplement en notes aiguës d'un ensemble très clair où les tableaux sombres sont englobés en taches lourdes. L'harmonie de formes et l'harmonie de lignes sont très complexes. Il règne ici un formidable éclectisme. En mettant à part les tableaux qui ne représentent que des plaisirs dominicaux ou des infortunes vocationnelles, en ne comptant que les œuvres sérieuses de but élevé, d'exécution habile ou nerveuse, ou simplement convenable, il y a à tenir compte en dehors même des beaux artistes, dans la moyenne, d'une véritable activité, d'un désir de production neuve ou renouvelée qui donne aux salles une atmosphère très vivante et très variée.

Cette variété procède de la juxtaposition d'œuvres (d'inégales valeurs) dominées par deux compréhensions de la peinture très différentes, les unes tendant à l'image, au sujet, à la caractérisation de la vie par le détail juste, les autres tendant à la peinture pure, à la composition, à l'harmonie, rigoureuse en elle-même, quitte à être arbitraire au regard de la vision habituelle et commune des objets et des colorations.

Le cubisme est le nom collectif qui s'applique ou qu'on peut appliquer à une partie de ces efforts vers la peinture pure avec une méthode de fixation des volumes très apparente; mais il faut savoir que le mot couvre des tendances, des expressions d'individualités assez divergentes. Ces divergences s'évaseront de plus en plus à mesure que chaque artiste aura mieux adapté son métier propre à son individualité esthétique. Actuellement, le mot *cubisme* couvre des efforts non seulement différents, mais opposés.

La beauté par la peinture pure, dégagée de l'anecdote, de l'image, des caractérismes ordinaires de la vie, obtenue simplement par la ligne et l'harmonie des couleurs, c'est un idéal très haut, depuis longtemps

entrevu. On saisit fort bien que, pour de grandes décorations, il peut exister un développement de beauté qui se passe de l'imitation stricte des formes de la nature. Il a été de l'ambition des poètes de la génération antérieure à celle des peintres hantés de l'idée de peinture pure, comme M. Matisse, de créer des poèmes où les choses n'étaient point décrites, ni les idées déduites, mais simplement les choses suggérées, et les idées évoquées non parmi l'atmosphère crue de la vie courante, mais dans celle plus nacrée, plus fluide, moins sertissante de la pensée ou, moins ambitieusement, de la réflexion et souvent dans la clarté ombreuse de la songerie; il est certain que cet effort a produit quelque chose de viable et ajouté à la littérature. La plastique a également le droit à la recherche du reflet des choses dans l'idéalité. Elle a droit, peinture et même sculpture, à procéder par allusion, et, parce que la lecture d'un tableau offre quelques difficultés, il ne faut point s'en étonner, l'habitude devant faire disparaître cette difficulté. Il suffit, pour admettre cette idée ou, si l'on veut, cette espérance, de se souvenir de trois choses. La première : de ce que l'on admet couramment et que l'on croit comprendre les peintures chinoises ou japonaises où la difficulté de lecture causée par un graphisme aussi littéraire que plastique, composé d'allusions méthodiques pour représenter la nature, s'augmente encore de la difficile compréhension d'un symbolisme assez compliqué; la seconde, de ce qu'une bonne partie des audaces que l'on blâme dans un tableau, les amateurs les accepteraient assez volontiers dans une affiche; en troisième lieu, il faut penser combien les yeux s'habituent vite à des déchiffrages nouveaux, une fois qu'ils ont commencé à lire et que l'esprit a commencé de comprendre, combien aussi on recule devant la première petite difficulté de lecture. On peut toujours citer à cet effet le très réel étonnement qu'éprouvent à la vue des premières œuvres impressionnistes ceux qui se souviennent des ardentes polémiques du temps, contre Manet simplement espagnolisant, contre Sisley tout à fait imbu de Corot, pour ne citer que deux exemples très clairs. De là, d'ailleurs, à dire que le cubisme est en possession d'une démonstration de vérité, il y a loin, très loin, et d'ailleurs (répétons-le) dans le mélange actuel, sous ce mot, d'idées diverses, de volontés très sincères et de juvéniles exagérations, ou de fantaisies d'allure purement scientifique (quoique ces deux mots semblent mal s'accorder, on ne saurait désigner autrement ces jeux sur l'optique que produisent certains peintres), on ne peut plus parler de cubisme en général. Il y a des artistes qui se dégagent, d'autres qui n'ont pas encore trouvé le point d'accord de leur tendance avec l'art.

Les cubistes ne sont d'ailleurs que partie extrême, extrême gauche disent les uns, extrême droite, selon les autres, de l'ensemble des harmonistes en quête de peinture pure et leur solution n'apparaît point se

présenter actuellement comme supérieure à celle de leurs devanciers ni même égale, en apports réalisés à ce qu'ont donné ceux qu'on appela les fauves, sans doute pour les flatter.

2

Ce sont les pointillistes et les néo-impresionnistes qui donnent la solidité de ce Salon, à qui les cubistes donnent la note d'audace qui lui est nécessaire.

Paul Signac est représenté par un beau *Pont-Neuf* et des notations aquarellées qui sont parmi ses bonnes pages. Luce a des chantiers de peuple travailleur aux lignes nobles et résumées. M^{me} Lucie Cousturier, à côté d'un beau tableau de fleurs, expose une décoration, deux femmes harmonieuses et lumineuses dans une très curieuse irradiation prismatique.

Un grand tableau de M. Valtat est charmant par la vie de la fillette qui en est le personnage principal, et la grâce colorée du décor. Il y a un bon Bonnard; un paysage de Peské, un coin de crique avec de beaux arbres tordus, une architecture rocailleuse et des tonalités de bâtisse très fines; c'est une de ses meilleures toiles. M^{me} Georgette Agutte, dont on peut voir ces jours-ci chez Bernheim les plus curieux et les plus intéressants essais de décoration murale, a de frais aspects très construits de jardins et de tournants de rivière. M. Ekegardh est, avec un rien de paradoxe, le plus amusant et le plus vibrant des coloristes. Un peu fin, un corps mince de femme s'enlève dans une polychromie confuse, mais fine, comme des écheveaux de soie dénouée; c'est d'un fort joli aspect. M. Deltombe devient de plus en plus un très intéressant décorateur. Sa *Cueillette* est hardie dans le vérisme et le naturel de ses personnages, les carnations chaudes éclatent dans un bel ensoleillement de paysage; c'est là de la très bonne peinture. Ce jeune effort s'épanouira largement. M. Picard le Doux s'impose avec un nu superbe, et deux études de femmes en gris et en mauve, d'une sûreté de plastique étonnante, de grand style un peu sévère; cela compte parmi les plus belles choses de ce Salon. M. Urbain évoque, dans une atmosphère très calme et très particulière, des petits ports de Provence, et une vaste vue de campagne provençale en une note grise et verte harmonieuse.

M. Ottmann n'avait point, je crois, donné encore sa mesure; là voici indiquée dans le plus clair et le plus séduisant des tableaux, un atelier de modiste aux gaies harmonies; les étoffes ou rubans jetés dans un désordre harmonieux enveloppent d'une vive arabesque des figures aux lignes jolies et justes, avec une souple notation du costume très curieux; notons de clairs paysages pointillés de M. Person, des notes de M. Seligmann, de bonnes pages de M^{lle} Selmersheim-Desgranges.

M. Bucci évoque avec une singulière vivacité la Kasbah d'Alger; un marché étincelle de loques, de burnous; des boutiques peintes dans la clarté prennent des joies d'émaux, autour de l'allure blanche des Mauresques. Deux femmes, une Espagnole jeune et une vieille Maugrabine, dialoguent sous un beau ciel et derrière elles tout le panorama de la ville blanche se déroule.

M. Bucci est un des notateurs les plus prestes et les plus agiles de ce moment; c'est un nom qu'il faut retenir parmi ceux des plus doués. M. Tristan Klingsor a de belles œuvres. Les paysages montmartrois d'Utrillo valent par l'extraordinaire finesse des fonds, par un travail précieux et détaillé, une façon personnelle de peindre les reflets de la lumière sur les murs blanc sale de la ville. M^{me} Suzanne Valadon: une belle toile, des pêcheurs jetant des filets, lignes hardies, geste harmonieux, beau paysage; une audace juste et de bon aloi. Trois toiles de M. Hurard arrêtent le regard. Un grand don de peintre, une belle joie de peindre dans ces aspects très complets, très rapides, âpres et ensoleillés d'Avignon; de solides natures mortes et harmonies bleues de M. Rougeot, de bons Altmann, des chèvres de M. Tarkow, des maternités émues de M. Cœuret, de bonnes pages de M. Allard l'Olivier, très en progrès, et encore M^{me} Stettler, M. Lantoine, M. Batigne, M. Bourly, un peu flottant mais fin, M. Bach, M. Denayer, M. Bissière, M. Florot, avec de beaux essais de peinture décorative, dure chez M. Bissière, souple chez M. Florot. M^{me} Olga Bing avec une baigneuse très fine. M^{me} Hasseberg, excellente paysagiste, des études de couleur franche et de joli dessin de M^{me} Marguerite Herold, un bon tableau d'arbres près de la mer de M^{me} Karadec, des coins du midi de M. Seyssaud très lumineux, d'une belle matière abondante et forte. Une bonne guitariste de M. Castelucho, des danseuses russes de M. Synave et du même un joli portrait, des paysages de M. Lépine, de M. Thorndyke, trois bonnes pages de Renaudot, toujours souple et gracieux, des points d'Antibes, vus dans la brume par M. André Barbier, un portrait mouvementé de M. Fornerod. M. Mainsieux est en belle forme avec un profil de femme très vigoureux et gracieux. M. Wuster a deux bonnes toiles assez violentes. M. Bloos des eaux-fortes mouvementées. Notons les silhouettes de grâce légère, les harmonieux décors de M^{me} Marie Galard, des sites du Midi de M. Bausil, les vues de Paris très joliment nuancées de M. Oberteuffer, les belles pages de M. Charlot, vraiment puissantes, un beau nu de M. Montag; les paysages provençaux d'un accent si juste et fort de M. Chénard Huché, les trois toiles de M. Harry Bloomfield, excellent artiste, de vision intéressante, de sûr métier. Le paysage d'arbres et d'eau de M. Jacques Blot est séduisant et solide. La Bretagne de M. Boch atteint à une forte et séduisante intimité; un portrait en plein air de M^{me} Babaian-Carbonnelle dégage un grand charme d'intimité

claire ; les aquarelles de M. Maurice Asselin ont la force et la netteté ordinaires de cet excellent artiste. M. Barat-Levraux a de jolies pages provençales un peu tremblées, mais d'atmosphère juste ; il faut voir un tumultueux Avranches très joliment peint de M. Bergevin, des essais de M. Berteaux, de belles églises de M. Boudot-Lamotte, des satires violentes de M. de la Broye, des natures mortes de M. Challié, dont l'exposition chez Rozemberg a été un bel effort heureux ; les dessins de M. Claude Chéreau, de M. Ciolkowski, les bretonneries sincères de M. Delfosse, des paysages marins âpres et de ton juste de M. Destrem, MM. Dunlap, Germain, Magnier, Madelain, les paysages de M. Eggiman, dont une route du Midi très intéressante, avec une jolie indication de silhouette humaine, les dessins de M. Dorignac, un nu solide de M. Victor Dupont, un très solide portrait de M. Fotiusky, un nu de M. Gerber, un beau portrait de M. Granzow, de touche hardie et de fond violent, le gracieux *Chemin de la Fontaine* de M. Jacquemot, les belles madones de M. Marcel Lenoir, des impressions très curieuses de M. Marcel Roll, les notations émues et très fines de l'abbé Pascal, des portraits de M. Ismaïl Smith, de belles natures mortes de M. de Warocquier ; pour finir, en citant des œuvres très importantes par les dessins rehaussés, tout à fait sculpturaux, d'une vie profonde, de Charles Angrand, la solide étude un peu dure mais bien éclairée de M. Flandrin, les séduisantes harmonies de M^{me} Marval et les envois de M. Van Dongen, toujours synthétique, toujours très habile à évoquer avec toute la concision possible, une chaude atmosphère de vie moderne autour de ses personnages.

Cette longue femme vêtue de rouge s'atténuant au corsage en rose, cette svelte figure, son air triomphant et tranquille auraient ravi Baudelaire. La force de suggestion de M. Van Dongen est considérable ; il le doit à la force de son dessin et à sa décision esthétique ; cette netteté crée une atmosphère ; les accords, très sobres et très intenses, chantent.

§

Il y a épars un petit groupe d'orientalistes : M^{lle} Karpelès, M. Baland, M^{me} Krieg, M^{me} Nivouliés, M. Dagnac-Rivière. Nous venons de parler d'eux à propos de l'exposition des Orientalistes.

§

Parmi les efforts parallèles au cubisme, il en est de tout à fait curieux ; celui de M. Tobeen, dont les *Fumées* sont un fort joli paysage et qui retrouve dans une petite toile intitulée *Repos* cette candeur et cette sérénité évangélique qu'il possède aussi bien que la force paralléliste dont il anime ses laboureurs. M. Merodack, Janeau, dans un noble et ambitieux désir de synthèse et de caractère, fait éclater tous

les paillons autour d'une jongleuse de café-concert, cruellement vue dans un incendie lumineux et amenée à un relief puissant de basse fée. M. Laboureur évoque sévèrement un café du Commerce, avec une force comique et un caractère curieux. Voici de M. Van Maldi des figures très poussées et menées au joli sur des fonds exaspérés, vision plausible, moyens violents, mais bien maniés. M. de Segonzac a de précieuses toiles d'un faire très poussé, d'un coloris très vigoureux, il voisine avec M. Luc-Albert Moreau, dont un portrait étincelle de vie vraie, et dont des nus avec un peu d'atténuation du relief inutile des volumes vus si ingénieusement seraient de premier ordre. M. Lhote, encore bien anguleux, a des fraîcheurs captivantes dans un grand portrait blanc. M. Lotiron évoque dans une atmosphère très blonde des allures plastiques de joueurs de tennis. M. de La Fresnaye juxtapose avec un goût parfait des formes colorées trop symétriques. M. Metzinger a toujours dans sa composition logique à son gré, déconcertante au nôtre, un vif sentiment de la couleur; le portrait de M. Gleizes est plus volontaire encore que ses œuvres précédentes. Il y a certes un beau courage à prendre ainsi toute les grandes difficultés de front, et à chercher la victoire au point le plus difficile, car la réalisation de la figure humaine est le point le plus sensible de l'art et c'est là, le plus souvent, que butent les efforts techniques nouveaux. Malgré l'estime qu'impose cet effort, il est difficile d'admettre cette présentation géométrique de l'être humain. On peut citer comme curieux à regarder les envois de M^{lle} Bailly, de MM. Verdilhan, Dumont, Chagall, Gromaire, Halicka, Ozenfant, Mondzain, de M^{me} Valentine de Saint-Point. Toute cette partie de l'exposition est de la plus attrayante vitalité. Le cubisme pur se maintient sans arriver encore à persuader; des artistes qui ont emprunté un moment cette discipline retournent à des techniques moins âpres avec un progrès dans la solidité. Le souci de construction, venu du cubisme, s'impose un peu à tous et ce sera très bien, si on n'y sacrifie aucune des qualités d'individualisme artistique, d'indépendance, de science de la lumière, de vision rapide des ensembles, de mise en place dans la nature, de charme obtenu qui constituent les conquêtes de l'Impressionnisme.

§

A la sculpture quelques œuvres dans le goût classique. M. Marius Cladel apporte un beau buste en bronze, très vrai et très vigoureux, d'Emile Verhaeren. M. Popineau a une jolie figure nue et un buste plein de vie ardente; M. Fressonnet un bon buste de M. J. de Gaultier. M. Centore a de la grâce et du goût; sa *Jeune Mère* est une œuvre parfaite, de rythme gracieux et d'émotion vraie. M^{me} Hanna Koschinsky, dans sa manière robuste et synthétique, a traité une

belle figure de femme. M. Merodack Janeau évoque en de justes lignes une svelte figure de danseuse d'un art très expressif ; on se sent en présence d'un art très vigoureux, robuste, fécond, capable de beaux développements. Voir aussi M. Nadelmam, Lehbruck, Boudot. M. Archipenko aboutit à des recherches plastiques qui peuvent devenir d'un effet curieux, cherchant à indiquer par des formes allusives, avec des différences de matières, des ensembles de faits concordants. Ainsi pour évoquer le Cirque, M. Archipenko groupera des formes dont la réunion ferait allusion aux diverses parties du corps et au mouvement d'une danseuse ; de la même méthode il évoquera une folie populaire. Le principe posé est défendable, mais que l'exécution en paraît difficile ! Si une frise peut suggérer un spectacle par l'arabesque de quelques-uns de ses éléments (et, déjà, ce graphisme à reliefs est difficile à imaginer), combien n'est-il pas plus ardu de la formuler avec des lignes et des discontinuités de formes contrastantes par la couleur et différenciées par la matière ! Mais peut-être chemin faisant l'artiste trouvera-t-il quelque mode amusant de sculpture ornementale. Il y a d'ailleurs, dans le jouet populaire, des indications en ce sens. La sculpture, aux Indépendants, était en général peu représentée. Il est intéressant que ses présences y soient plus multiples et que des œuvres aussi fortes que celles de M. Mérodack Janeau y soient fréquentes.

GUSTAVE KAHN.

LETTRES RUSSES

Valère Brussov : *L'Autel de la victoire*, 3 r. 50 cop. (Sirine, Saint-Petersbourg), 2 vol. — Michel Kouzmine : *Les Aventures de Sir John Fairfax, et autres récits*, 1 r. 50 (Scorpion, Moscou). — Alexandre Blok : *La Rose et la Croix*, 1 r. 50 (Alm. litt., Sirine, Saint-Petersbourg). — Memento.

Le roman historique semble depuis quelques années obtenir un regain de succès. En Russie, ce genre n'est jamais complètement tombé en défaveur, et il a suffi d'un auteur comme D. Méréjkowsky pour le rendre d'actualité. Cette forme de roman est en effet seule capable d'incorporer certains problèmes généraux sur lesquels on s'était un peu déshabitué de réfléchir. L'intérêt du particulier ne peut se substituer totalement à celui de l'ensemble, d'une période importante de l'humanité. Si nous retrouvons dans la vie de l'individu de ces phases caractéristiques qui font qu'un moujik de Nowgorod, de Toula ou de Kharkow est en même temps solidaire d'une créature de Balzac, de Zola ou même de d'Annunzio, toute nation a dû ressentir dans sa vie collective de ces poussées soudaines qui vont se répercutant de façon presque identique. Ainsi du moins l'enseigne l'histoire. Mais ce que ne peut faire l'histoire, toujours déductive ou s'efforçant

de l'être, il appartient au roman historique de l'oser : extraire une valeur symbolique des faits accomplis, par cela seul que cesont des faits, et nous les restituer vivants, c'est-à-dire agissants.

Ne pas diminuer le monde pour l'accroître, sauver de la nuit l'héritage précieux du passé, tel est, semble-t-il, ce que s'est proposé M. Valère Brussov dans son grand roman **L'Autel de la Victoire**, qui est l'hommage instinctif rendu par un savant et un poète à l'une des époques les plus ignorées et les plus fertiles en étonnements de l'histoire du monde occidental.

Cet ouvrage, paru d'abord dans *la Pensée russe*, forme aujourd'hui deux tomes de texte compact, sans compter les notes et citations. Tout le monde a lu l'épisode dans *la Fin du paganisme*, de Gaston Boissier. Si l'on se souvient qu'en une œuvre précédente, *l'Ange igné*, Brussov avait tenté d'esquisser la mystérieuse physionomie du Moyen-Age allemand, il faut croire que l'auteur se sent particulièrement attiré vers les époques de troubles. Et certes nul n'est plus apte à en faire sortir un ordre et une unité.

Pourtant il m'a semblé parfois que je les y cherchais vainement. L'excessive abondance de détails, l'entrelacs d'épisodes secondaires nuisent un peu à la marche du récit. L'artiste a fait à l'érudit la part belle, et même il lui cède le pas. Les figures de scène ont l'air de vivre surtout par cette sorte d'arrière-plan qui leur est habilement substitué au moment où l'intérêt du drame intime commençait à languir. Certains passages pourraient être supprimés sans inconvénients, comme, par exemple, la scène de l'initiation qui, à mes yeux, a le tort de rappeler tel épisode bien connu d'un précédent ouvrage de l'auteur.

En somme, ce qui se passe dans la coulisse nous intéresse bien plus que la stérile passion de Junius pour Hespérie. Brussov a réussi à fixer dans un contour dont la ligne ne tremble pas les portraits de Gratien, de Junius Norban et d'Ambroise de Milan. S'ils paraissent un peu secs et comme galvanisés, il y a, dans celui de Symmaque, une apparence de vie non pas feinte. La sympathie évidente de l'auteur l'a, dans la plupart des cas, bien servi. On sent qu'il s'est ému au spectacle du grand empire condamné à pourrir tout vif dans chacun de ses membres, attaqué à la fois du dedans par le christianisme et les sectes multiples qui en procèdent, et par la barbarie qui fermente aux portes.

L'œuvre vitale et saine du christianisme a été volontairement négligée. Aussi bien elle n'est pas née encore et tient dans la conception de quelques cervelles hérissées et barbelées de rhétorique, et dans la poigne de fer du grand évêque Ambroise; celui-ci maniant la crosse ainsi qu'en d'autres temps il eût manié l'épée. Au nom de l'avenir les chrétiens insultent un passé qu'ils sont incapables de

comprendre, de même qu'au nom du passé les derniers Augustes avaient persécuté les chrétiens. Il n'y a pas que les croyances de tyranniques; les idées aussi le deviennent pour peu qu'on les laisse vieillir. N'en recueillir que le miel, c'est faire œuvre de sagesse et de dilettantisme. L'extrême culture y ramène, et seuls sont à blâmer ceux qui en ont fait leur point de départ.

L'Autel de la Victoire est dans l'ensemble une belle œuvre. Elle prend historiquement et littérairement place à côté du *Julien l'Apostat* de D. Méréjkowsky, sans se rattacher à aucun plan préconçu. Plusieurs ne manqueront pas d'en faire grief à V. Brussov sans rendre pleine justice à son magnifique talent d'écrivain. A mieux examiner l'ouvrage, on verra qu'il reste sobre et même concis dans la plupart des descriptions. Louons l'auteur qui a su rendre concret le sens d'une époque, laquelle paraît avoir plus d'une affinité avec la nôtre, et dont l'exemple sollicite à méditer les leçons.

Les Aventures de Sir John Fairfax sont d'un conteur de la lignée des Hauff et des L. R. Stevenson. Car M. Kouzmine est né conteur comme le Limousin naïf maçon. Jusque dans ses meilleurs poèmes on le retrouve tel, c'est-à-dire spectateur un peu amusé, et toujours intéressant, des aventures de son âme. Celles de Sir John, en dépit de leur variété, ne sont pas si complexes. Il voit le jour en Angleterre vers le milieu du siècle avant-dernier. Après avoir longtemps rêvé de voyager, il s'embarque à bord d'un bâtiment qui le conduit à Bordeaux. Il fait route par terre jusqu'à Marseille, d'où il se remet à naviguer. Pris par des pirates, notre héros est emmené en Turquie, où il passe par diverses conditions qui sont autant de formes d'esclavage. Mais un jour il enlève du sérail la favorite même de son maître... La nouvelle comportera une suite, et peut-être sera-ce un grand roman. Sir John Fairfax doit voyager à travers la Turquie et « autres contrées merveilleuses ».

Les quelques nouvelles du livre sont tout aussi attachantes. Le style de Kouzmine est vif et léger, de saveur quasi française. L'artiste possède en outre une qualité rare: il sait rajeunir les sujets vieillots et ne jamais montrer qu'il en aborde de très neufs.

Le drame de M. Alexandre Blok, **La Rose et la Croix**, est la meilleure réponse à ceux qui prétendent que la poésie nouvelle ne saurait produire que des fruits gâtés et malsains. Un public qui se passionne pour les courses, le jeu, les acteurs, qui organise autour de M. Max Linder un succès capable de suffoquer vers le même temps l'accueil fait au grand Verhaeren, exige absolument du poète des sujets nobles. Pour lui, le poète ne devrait jamais quitter le plein ciel, l'idéal. A peine ose-t-on admettre qu'il y remonte, comme le hardi *Bellérophon* de Vielé-Griffin, étreignant dans ses bras la réalité. Or, M. A. Blok, abandonnant la réalité sur la terre et y lais-

sant mourir l'idéal, n'a pourtant point fait œuvre de pessimiste. C'est là son originalité...

L'action se passe au château d'Archimbault, dans le Languedoc, à l'époque de la chevalerie. Bertrand, le chevalier-Malheur, s'éprend d'une passion cachée pour la châtelaine Isaure. Celle-ci est atteinte d'un mal de langueur qu'attise plus que ne distrait la chanson familière de Bertrand, chanson pleine de sentiments nostalgiques et mystérieux, exaltant l'indissoluble union de la Joie et de la Souffrance.

Isaure ne doute plus que ne puisse la guérir l'inconnu trouvère dont la voix l'a si profondément touchée. Bertrand part à sa recherche à peu près comme dans le Jaufré Rudel de la ballade. Mais le trouvère qu'il ramène au château ne répond pas à l'attente d'Isaure. Avant tout il est vieux, sa voix est faible et dans la cour d'amour qu'Isaure tient à présider, cette voix qui redit précisément le même chant passe tout à fait inaperçue. Pourtant, Isaure en a retenu la promesse, et c'est au jeune page que, dans la nuit de printemps, elle se donne, tandis que le fidèle Bertrand monte la garde au pied de la tour, et, son devoir accompli, se tue.

Tel est le squelette bien réduit de ce drame, où A. Blok, mystique d'accent plus encore que de la pensée, a substitué au thème familier des romantiques allemands : Rêve et Réalité — le concept de la Joie-Souffrance. A. Blok est certes un des héritiers les plus authentiques de l'époque des Tieck et des Novalis. Son art même l'en rapproche, car il n'est pas fait d'éléments intimement coordonnés. La vie circule au travers; et l'idée acquiert en se développant au contact du réel des colorations subites qui ne se compénètrent plus. La forme enfin dont use Alexandre Blok est (autre trait romantique) tantôt vers, tantôt prose.

L'admirable ballade qui sert de motif à tout le drame est peut-être ce que M. Blok a écrit de meilleur.

MEMENTO. — L'éditeur Sirine de Saint-Petersbourg commence la publication d'une série d'Almanachs littéraires. On trouvera dans le premier n° des *Vers* de F. Sologoub; la première partie d'un important roman de A. Biély sur la vie pétersbourgeoise; *la Rose et la Croix* d'Alexandre Blok et des proses de A. Rémissov. Le second n°, plus inégal, contient la suite du roman de Biély, et quelques fragments de l'ouvrage formidable que V. Brussov s'est proposé d'entreprendre, *les Songes de l'humanité*, et dont j'aurai l'occasion d'entretenir mes lecteurs.

JEAN CHUZEVILLE.

LETTRES POLONAISES

Marja-Jehanne Walewska (hrabina Wielopolska): *Kryjaki* (Ceux qui se cachent), avec une préface de Stefan Zeromski, société d'édition « Książka ». — Juljusz

Kaden : *Proch (La Poussière)*, ibidem. — Tadeusz Micinski : *Ksiadz Faust (Abbé Faust)*, ibidem. — Memento.

M^{me} Marie-Jehanne Walewska (comtesse Wielopolska) appartient à cette catégorie d'écrivains dont on ne sait ce qu'il faut admirer le plus, le talent artistique ou la culture intellectuelle. Son récent livre, **Kryjaki** (*Ceux qui se cachent*) en est une preuve nouvelle... « Grâce à ce genre littéraire, — dit le maître-écrivain Stefan Zeromski dans sa préface à l'ouvrage de M^{me} Walewska, — une voix puissante se fit entendre, première dans notre littérature, qui nous parle de l'année terrible de l'insurrection. La légende familiale, murmurée dans la nuit sombre par les lèvres tremblantes de ceux qui ont vu aux enfants qui tressaillent devant la cruauté de la vision, se mêle ici à la version générale, à la citation historique, ou bien à la mi-vérité, mi-vindictive maudissante, aveugle, vengeresse, mortelle et à demi publique. » Zeromski semble exagérer dans les éloges qu'il prodigue à M^{me} Walewska ; modestement, il cherche à oublier qu'il est lui-même l'auteur d'une des plus belles œuvres qui fût jamais écrite sur l'année 1863 (*Le Fleuve fidèle*) et que M. Andrzej Strug publia, il y a quelques années, un recueil de contes profondément sentis sur *Nos Pères* — les insurgés. Ce qui fait l'originalité de M^{me} Walewska, c'est son sentiment condensé, son indignation contenues. Son livre est un mélange presque déconcertant d'événements imaginés et de documents historiques, mélange qui cherche à couvrir d'une simplicité apparente l'horreur nue du fait. A travers le ton calme du récit, on perçoit le grincement haineux des dents, le son rauque d'un sanglot étouffé.

L'abbé Brzozka parcourt avec les débris de son détachement les forêts de Podlasie en harcelant l'ennemi nuit et jour, harcelé, traqué à son tour par le même ennemi, comme une bête féroce. Perdu depuis longtemps dans les bois, il n'a plus de contact avec le reste de l'humanité. Il ne sait pas que l'insurrection est irrémédiablement vaincue, que le « Gouvernement National » n'existe plus. Il sait, le valeureux petit abbé, que la mort les guette. Il ne la craint pas. Elle lui apparaît plutôt, à lui et à ses compagnons, comme la libératrice suprême qui mettra fin à leurs souffrances surhumaines et qui leur apportera le repos tant désiré. Mais, « soldat de la République », il n'a pas le droit d'aspirer à la mort, lorsque la patrie a besoin de sa vie, et il fait jurer à ses soldats, demi-nus, mourant de faim et presque désarmés, il fait jurer sur « l'épée du soldat polonais » que personne « n'aura la nostalgie de la mort, ni à l'heure de la faim, ni à l'heure de la souffrance, mais qu'au contraire on aura toujours le désir de la lutte et de la durée... ».

Le détachement de l'abbé Brzozka est composé d'éléments hétéroclites qui représentent en miniature l'armée insurrectionnelle tout

entière. A côté du vieux noble, descendant de la race ancienne des chevaliers, combat le simple serf, paysan de Podlasie, farouche et taciturne, et un cordonnier d'une petite ville, et deux clercs qui se sont enfuis du couvent pour échanger la croix de moine contre la faux d'insurgé, et un pauvre juif, malingre et héroïque, et un révolutionnaire français, frère de ceux qui inonderont de leur sang généreux, huit ans après, le pavé de Paris pendant la Semaine Sanglante. Malgré les différences d'âge, de race, de tempérament et de culture, il sont tous liés à la vie et à la mort par les liens sacrés de la cause commune. Ils périront, car tel est leur destin, soit sous les balles et les baïonnettes dans le champ rougi de leur sang, et c'est alors un papillon rayonnant qui posera sur la fleur fanée de leurs lèvres la croix d'un baiser posthume, soit à la potence de la ville la plus proche, jugés sommairement par un tribunal de guerre, saluant, comme tant d'autres, de leur dernier regard l'aube rêvée de la liberté et de la justice. Rien ne les arrêtera dans leur voie fatale, ni la révolte de la raison, ni la faiblesse passagère de cœur, ni la souffrance sur-humaine, ni la nouvelle de la défaite définitive, ni la traîtrise infâme des compatriotes, ni la cruauté bestiale des ennemis. *Alea jacta est...*

Je ne peux m'empêcher de donner un exemple de la manière littéraire de l'auteur. Voici un épisode de son livre tragique :

C'était à Lomza... Le maître du bal était monsieur le chef Miasoïedoff; la maîtresse madame Maïewska. Deux cosaques l'introduisirent dans la salle, un peu maladroitement, il semble, car elle avait une manche arrachée et sa chemisette était déchirée au dos. Très jolies, sa chemisette en taffetas blanc et les roses rouges de son corsage. (Heureusement, rien de mal n'était arrivé aux roses...) En même temps, quatre gendarmes amenèrent son mari, monsieur Maïewski. Mais celui-là portait l'uniforme de prisonnier, les menottes aux mains et les chaînes aux pieds, et on le plaça non pas dans la salle, mais sur l'estrade, où l'orchestre jouait. Il était un peu pâle et regardait comme un arc-en-ciel sa femme à laquelle monsieur Miasoïedoff donnait le bras. Nous étions assis le long des murs en attendant que la musique donnât le signal de la danse. Un sous-lieutenant des dragons d'Ukraine, élégant et un peu fort, se pencha vers moi et dit :

— Eh bien, comtesse, combien de jeunes gens ont passé par vos bras pendant ce carnaval ?

— En voilà un imbécile ! — rigola jovialement un major assis près de moi. Il demande : combien par les bras !! Par ses jambes — demande-lui plutôt — combien de garçons ont passé !

— C'est ça... c'est ça... riaient les autres officiers, et le major continuait à parler avec ma voisine :

— Votre marquis Wielopolski affirmait qu'on pouvait parfois faire du bien aux Polonais. Ce n'était qu'un imbécile ! mais avec les Polonaises on peut bien pécher, oh là là, et comment !...

Cependant monsieur le chef Miasoïedoff faisait la cour à M^{me} Maïewska.

— Et vous, Madame, pour qui avez-vous piqué ces roses au corsage ? pour votre époux ? Que les temps ont changé ! Jadis c'est elle qui portait les bransolettes, et c'est lui qui lui apportait des fleurs, et maintenant c'est elle qui porte les fleurs, et c'est lui qui a les bransolettes aux mains...

M^{me} Maïewska se taisait. Ils étaient debout tout près de l'estrade, où les gendarmes gardaient M. Maïewski.

— Tu l'ornais, Madame, de cornes, n'est-ce pas ? jusqu'à ce qu'un autre le décorât autrement. Et sais-tu, *barynia*, quelle est la différence entre un cerf et un mari ? Que le cerf jette tout de même de temps en temps ses cornes...

— Et entre un cochon et un homme, sais-tu, brute, quelle est la différence ? ! — demanda tout à coup la voix étouffée et menaçante de M. Maïewski.

— Donne-lui une gifle ! — répondit sans colère le chef, en s'adressant au gendarme sur l'estrade.

Et le bruit d'un soufflet retentit, bruit qui aurait résonné longtemps, si la musique n'avait attaqué les trompettes et les violons, et les couples se mirent à danser sans regarder les figures empourprées de M. et de M^{me} Maïewski. Elle dansait sur le devant avec Monsieur le chef. Celui-ci regardait de plus en plus près les roses piquées à son corsage.

— Pourquoi n'es-tu pas décolletée ? — demanda-t-il. Montre voir, Madame, si les Polonaises ont les seins aussi beaux que nos beautés russes...

Il se mit à tirer le corsage de M^{me} Maïewska ; les roses rouges tombèrent par terre, à leurs pieds, et en même temps un lourd pupitre vola en coup de vent au-dessus de nos têtes et tomba — aussi à leurs pieds — sur les roses. C'était M. Maïewski qui l'avait lancé de ses mains enchaînées.

— Casse-lui la gueule ! ! — réitéra monsieur le chef au gendarme, et c'est ainsi que le bal continua toute la nuit, jusqu'à l'aube. Pendant toute la nuit, jusqu'à l'aube, M. Maïewski resta debout sur l'estrade, entouré de quatre gendarmes, et regardant sa femme comme une sainte image, et coup sur coup, aux moments où la musique cessait de jouer, le chef répétait son ordre, banalement et sans colère :

— Frappe à la gueule ! !

Et le gendarme frappait, jusqu'au jour.

Trois jours après ce bal eut lieu l'enterrement de M^{me} Maïewska. On disait qu'elle avait pris froid au bal à Lomza — sûrement. Il faisait froid à l'Hôtel-de-ville et les fenêtres fermaient mal. Au même moment où le convoi funèbre se dirigeait vers le cimetière, M. Maïewski partait aussi en voyage, un peu plus près, car c'était seulement pour la prison de transport à Saint-Petersbourg. Et de là-bas, pour le gouvernement de Samara.

Je regrette beaucoup les roses rouges, qu'on piétina dans la salle de bal à Lomza.

Ce récit est fait tranquillement, posément, par une jeune fille « belle comme les anges », près du feu misérable du bivouac de l'abbé Brzozka. Et l'abbé Brzozka, homme d'énergie indomptable qui monte au gibet comme à l'autel ou à la tribune, pleura.

Et que disait l'Europe en présence de ces horreurs ? En Espagne,

parmi les femmes élégantes, fut alors très à la mode une sorte de strass noir ; on l'appelait : *les larmes polonaises*...



Après *les Métiers* on avait le droit d'espérer mieux de M. Juliusz Kaden que le roman confus et bavard de *la Poussière*. Ce fort volume de presque 500 pages, parmi lesquelles il y a, certes, quelques feuillets qui ne manquent pas d'une certaine allure littéraire, ne présente au fond qu'un recueil de matériaux bruts d'une valeur très inégale dont M. Kaden pourrait peut-être un jour faire un livre. En attendant, il mélange des observations, des méditations, des faits cueillis par ci par là, un peu au petit bonheur, tantôt d'après la méthode lyrique d'un Zeromski, tantôt d'après la recette socialo-philosophique et obscure de M. Bérent. Je présume que M. Kaden a voulu nous donner une sorte d'histoire intellectuelle et morale de la jeune génération d'aujourd'hui. Ses moyens (les résultats sont là pour nous le prouver) n'ont pas été à la hauteur de sa tâche. Ce qui manque le plus à l'auteur de *la Poussière*, c'est la simplicité et la sincérité. D'ailleurs, ce sont là des défauts dont souffre profondément, à rares exceptions près (Reymont, Zeromski, Sieroszewski et quelques autres aînés) presque toute la littérature moderne. Depuis qu'on a placé, ce qui n'était que justice, Mickiewicz, Slowacki, Krasinski au rang des prophètes nationaux, il n'y a presque pas un seul poète ou romancier polonais qui ne prétende au rôle de Messie. A la poursuite de cette gloire chimérique, nos auteurs négligent trop facilement leur mission d'artistes, l'art probe d'écrivain. J'en connais pas, à ce point de vue, d'exemple plus frappant que celui de M. Tadeusz Micinski. Ce poète, romancier et auteur dramatique de grand talent et de culture très haute, est tellement épris de sa destinée imaginaire de mage et d'archiprêtre d'une religion nouvelle, qu'il en a perdu toute notion de la vie, presque tout sens des règles et des exigences de l'art. Son livre récent : **Abbé Faust**, est rempli de divagations infinies, morales, philosophiques, religieuses, voire même politiques, mais avant tout inutiles, qui étouffent, noient, éteignent toute velléité d'action, tout vestige de la forme. Se donnant toutes les peines du monde pour trouver des faits artistiques nouveaux, inventer des mondes inconnus, M. Micinski ne réussit qu'à faire revivre devant nous les histoires naïves et fantasques d'un romantisme vieillot et usé.

Le sens de la réalité se perd de plus en plus dans la littérature polonaise. Elle penche de nouveau vers l'ancien romantisme qui ne peut être aujourd'hui, à l'heure des luttes et du réveil des couches sociales jeunes et ardentes, qu'une erreur. Cette tendance doit être combattue au nom des nécessités de la vie, au nom d'un

idéal moderne. Certes, non pas avec les armes que nous apporte M. Nowaczynski. Ce pamphlétaire admirable, qui est devenu l'enfant assagi et gâté de la bourgeoisie dont il se mit à flatter les appétits, oppose à l'idéal messianique du romantisme polonais les tendances grossières des ventres pleins et des coffres-forts bien garnis. M. Nowaczynski n'est en effet qu'un épigone du positivisme rabougri, comme M. Micinski est celui du romantisme. Or, nous appelons de nos vœux des novateurs, jeunes et hardis, des poètes des aspirations nouvelles, de la joie de vie et de la lutte. Viendront-ils ? Ce serait douter du génie de la race et de la mission de l'art que de ne pas attendre leur venue nécessaire et certaine.

§

MEMENTO. — M. Jan Lorentowicz a eu l'heureuse idée de publier sous le titre de *Chant d'amour polonais* (Gebethner et Wolff édit.) une belle anthologie de la poésie érotique polonaise. C'est dans des termes très justes qu'il établit l'opportunité d'une pareille publication. « (Chant d'amour), dit-il en substance, le plus cher au poète pendant sa jeunesse, est le témoignage sincère de son âme qui subit le moins les faussetés du moment et partant dévoile de la façon la plus éloquente le secret des caractères, des sentiments et du goût... La juxtaposition des types de toute la poésie amoureuse nouvelle, dans l'ordre chronologique, donne non seulement les modèles de la beauté la plus durable, mais apporte encore un témoignage vivant, éloquent et coloré du développement de la culture de nos sentiments à travers les âges. » Le choix des « morceaux » fait honneur au goût et à la science de M. Lorentowicz. Il commence par l'époque où le latin vient d'être supplanté par la langue nationale, grâce aux œuvres impérissables du père de la poésie polonaise Jan Kochanowski (1530-1584), et finit par les représentants les plus jeunes de la génération actuelle. Il ajoute quelques spécimens de la poésie populaire, si riche en chants d'amour. Il nous permet de suivre par étapes les influences qu'a subies la poésie polonaise, en commençant par les *concettis* de la Renaissance italienne, jusqu'aux suggestions persuasives du symbolisme français. Il nous fournit les moyens pour établir à quel point le génie de la race a su transformer ces influences et imprégner les modèles du goût national. Il a réussi à faire une œuvre agréable et utile. — En poursuivant la publication du *XIX^e siècle*, — *Cent ans de la pensée polonaise*, — la librairie Gebethner et Wolff en fait paraître les volumes VI, VII et VIII, où nous trouvons les biographies détaillées et les morceaux choisis de romanciers tels que Joseph-Ignace Kraszewski, Henri Rzewuski, et Ignace Chodzko, de poètes comme Vincent Pol et Corné Ujejski, de politiciens comme Prince Adam Czartoryski, d'historiens comme Charles Szajnocha, de philosophes comme Libelt ou Kremer, d'auteurs dramatiques comme Körzeniowski, et de beaucoup d'autres. Cet ouvrage une fois terminé formera certainement un monument précieux de la vie intellectuelle polonaise au courant du siècle passé. — « La société protectrice des monuments anciens » à Varsovie qui organisa l'année passée une belle exposition des verreries et des maioliques polonaises, vient de publier, en une élégante plaquette, une esquisse historique du Dr

Marceli Nalecz-Dobrowolski sur le *Verre et la Maïolique*. La grande qualité de cette brochure est qu'elle donne des détails très intéressants sur l'art du verrier et du céramiste en Pologne, si peu connu encore. — Volumes reçus : Jozef Weyssenhoff : *Gromada*, Gebethner i Wolff. — Léonard Kociemski : *Na drodze smierci*, M. Mojzesowicz. — Le même : *Listy z wiezienia*, ibid. — Le même : *Legenda o cichej ruinie*, ibid. — Piotr Choynowski : *Historja Naiwna*, « Książka ». — Kazimierz Bukowski : *Sylwetki*, B. Poloniecki. — Jozefa Klemensiewiczowa : *Literatura Skandy-nawii*, S. A. Krzyzanowski.

MICHEL MUTERMILCH.

LA VIE ANECDOTIQUE

Montparnasse. — M. Félix Fénéon. — La « Peau de l'Ours ».

Le quartier **Montparnasse**, du témoignage de l'habitant des quartiers environnants, est un quartier de louftingues. La vérité est que Montparnasse remplace Montmartre, le Montmartre d'autrefois, celui des artistes, des chansonniers, des moulins, des cabarets, voire même des haschischophages, des premier opiomanes et des sempiternels éthéromanes ; tous ceux (parmi les Montmartrois du grand art) qui vivaient encore et que la noce expulsait du vieux Montmartre détruit par les propriétaires et les architectes, conspué par les futuristes parisiens, ou, d'ailleurs, tous ceux-là ont émigré sous forme de cubistes, de Peaux-Rouge, de poètes orphiques. Ils ont troublé des éclats de leur voix les échos du carrefour de la Grande-Chaumière. Devant un café établi dans une maison de licenciée mémoire, ils ont dressé un concurrent redoutable, le café de la Rotonde. En face, se tiennent les Allemands. Ici, vont plus volontiers les Slaves. Les juifs vont indifféremment dans l'un ou dans l'autre.

Les marchands de couleurs dans toutes les rues avoisinantes offrent leur multicolore tentation à tous ceux qu'un rapide coup d'œil dans les expositions d'avant-garde a fait s'écrier : *Anch'io son pittore*.

Esquissons avant tout la physionomie du Carrefour. Vraisemblablement, elle changera avant peu. A l'un des coins du boulevard du Montparnasse, un grand épicier étale aux yeux de tout un peuple d'artistes internationaux son nom énigmatique : *Hazard*. Sa marchandise est des plus variées et ses chalands sont de toutes sortes. L'Américain trouve ici les grapes-fruits qui sont au citron ce que le melon d'eau est au cantaloup, le Russe y retrouve ses pommes de paradis semblables à des bigarreaux, le Hongrois sa charcuterie poivrée de rouge, etc. Voici, à l'autre angle, la *Rotonde*, un Indien en grand costume de cuir et de plumes ; peintre et modèle, attirent les regards. André Salmon s'arrête quelquefois à cette terrasse distant comme un spectateur au fond d'une avant-scène, Max Jacob est souvent là vendant sa *Côte* et ses dessins, quelquefois même la longue

silhouette sereine de Charles Morice se profile longtemps à l'intérieur, contre la muraille.

À l'angle du boulevard du Montparnasse et de la rue Delambre, c'est le *Dôme* : clientèle d'habités, gens riches, esthéticiens du Massachussets ou des bords de la Sprée, c'est encore Pascin ou le Clinchtel contemporain ; c'est ici que se décide l'admiration que l'on professera en Allemagne pour tel ou tel peintre français. Les gloires de Géricault, de Courbet, de Seurat, du Douanier n'ont pas eu à souffrir des entretiens esthétiques entre les Allemands millionnaires du *Dôme*.

Un autre angle : c'est *Baty* ou le dernier marchand de vin. Quand il se sera retiré, cette profession aura pratiquement disparu de Paris. Il restera des mastroquets et des bistrots, mais le marchand de vin aura vécu. En attendant ceux que les maladies ou plutôt les médecins n'ont pas fait renoncer entièrement aux vins de France fêtent à l'envi cette cave bien soignée.

Plus loin, à droite, sur le boulevard Raspail, le petit café des *Vigourelles* abrite, les jours où l'on ne danse pas à Bullier, une jeunesse pétulante ; un homme au visage sévère s'y tient souvent. Il déclare avec simplicité à qui veut l'entendre : « Je suis l'homme le plus emm...dant du quartier, j'emm...de même les conseillers municipaux. » On l'appelle *le lion*. Il a tellement em...rdé de monde qu'il en a tiré des rentes. En effet, la plupart des cafés, des bistrots du quartier préfèrent lui donner de l'argent plutôt que de le servir. Il n'a qu'à se présenter dans ces endroits, pour qu'aussitôt on lui donne, selon l'importance de la maison, un franc, deux francs et même trois francs cinquante. Chaque matin, cet homme de génie fait sa petite tournée dans le quartier et cela lui suffit pour vivre, il e...rdé tout le monde et ne doit rien à personne. Dans ce petit café provincial des *Vigourelles* viennent quelquefois MM. de Segonzac, Luc-Albert Moreau, André Derain, Edouard Férat, René Dalize et un personnage énigmatique que l'on appelle le Finlandais, mais qui, je crois, est en réalité un limousin de Limoges. Le distingué propriétaire de la maison, M. Vigoureux, s'est fait une popularité d'excellent aloi dans son arrondissement en déclarant publiquement, dans un beau mouvement d'éloquence : « Messieurs, tout en étant bistrot, j'aime beaucoup les arts ; le dimanche, quand je ne vais pas au cinéma, je vais au Louvre. » Presque en face se trouve la boutique de M. *Cocula*, qui, par un singulier phénomène de mimétisme onomastique, en est venu, comme son quasi-homonyme anglais, M. Cook, à s'occuper de voyages ; les Anglais ont l'agence Cook et les Français ont le train Cocula.

Dans les rues qui entourent le cimetière du Montparnasse, et où M. de Max garde le tombeau de Baudelaire, se trouvent les demeures

d'anciens habitants célèbres de Montmartre; beaucoup d'entre eux même, comme Picasso, habitaient la célèbre maison du 13 de la rue de Ravignan, aujourd'hui 13, place Emile-Goudeau.

Redescendons rue de la Grande-Chaumière, rue des Académies, où, naguère encore l'unique Patagon de Paris, l'Araucanien Ortiz de Zarate, se promenait en proclamant qu'il avait découvert la vérité. Ici se tient encore un fameux petit restaurant de modèles, *Chez Papa*; il est tenu par un ancien Garibaldien qui assaisonne les pâtes aussi bien que dans les *osterie* romaines. C'est un lieu charmant où M. Anatole France, s'il le connaissait, viendrait souvent. En attendant, on y rencontre d'aimables gens, parmi lesquelles MM. Paul Morisse, André Billy et Paul Léautaud.

S'il a une couleur différente de celle du Montmartre d'autrefois, le Montparnasse d'aujourd'hui n'a pas moins de gaieté, de simplicité et de laisser-aller. Les costumes à l'américaine des artistes d'aujourd'hui ne sont ni moins larges, ni d'un autre velours que celui des rapins d'autrefois; ils sont larges d'une autre façon, voilà tout, et la sandale, après tout, n'est pas moins germanique que l'affreuse bottine à élastique de jadis. Bientôt, je gage, sans le souhaiter, Montparnasse aura ses boîtes de nuits, ses chansonniers comme il a ses peintres et ses poètes. Le jour où un Bruant aura chanté les divers coins de ce quartier plein de fantaisie, les crémeries, la casermetelier de la rue Campagne-Première, l'extraordinaire Crémérie-Grill-room du Boulevard du Montparnasse, le restaurant Chinois, les mardis de la Closerie des Lilas, ce jour-là Montparnasse aura vécu. L'agence Cook y amènera ses caravanes, et le train Cocula émigrera en quelque autre quartier, emportant les peintres, les Chinois, les Patagons, les Indiens Comanches, les Limousins-Finlandais, les Vigourelles et peut-être même l'homme le plus emm...dant du quartier, vers une autre destination, vers un autre arrondissement, vers une autre butte, vers un autre mont, sans doute les Buttes-Chaumont.

§

Le faux-Yankee de la rue Richepanse, M. Félix Fénéon, n'a jamais été très prodigue de sa prose, de même sa faconne est plutôt laconique. Toutefois, cet écrivain si dépouillé qu'il avait pour ainsi dire inventé, dans ses immortelles nouvelles en 3 lignes du *Matin*, les *mots en liberté* qu'ont adoptés les futuristes, se taisait depuis trop longtemps. Le voilà qui revient à ses premières amours: la peinture. Il combine ses dons d'écrivain d'art avec le rôle d'informateur qu'il assumait quelque temps, pour nous donner anonymement chaque quinzaine, et de la façon la plus savoureuse, des nouvelles importantes qui concernent les arts. Ce petit *Bulletin*, qui se trouve à la fin du catalogue de chez Bernheim, sera conservé avec soin par les amateurs d'art autant que par les curieux de lettres. Il a déjà paru

deux de ces savoureux *Bulletins*. *Bulletins*, voilà un titre bien moderne. Espérons que les *Bulletins* de M. Félix Fénéon formeront plusieurs forts volumes. Ce seront les bulletins de la grande peinture, comme il y a eu les bulletins de la Grande Armée.

§

Le lundi 2 mars 1914, à 2 heures, eut lieu à l'hôtel Drouot, salles nos 7 et 8, la vente aux enchères publiques d'une collection qui restera célèbre. Celle de la **Peau de l'Ours**.

A côté d'œuvres d'artistes des générations précédentes comme Constantin Guys ou Hervier, Van Gogh, Gauguin ou Henri-Edmond, Cross parmi les morts, Forain, Odilon Redon, Maurice Denis, Vuillard, Bonnard, Emile Bernard, Filiger, Vallotton, Signac, Sérusier, Roussel, Ranson, Maillol, Luce, on voyait les œuvres des peintres de la génération actuelle : Henri-Matisse, Pablo Picasso, André Derain, Marie Laurencin, Maurice de Vlaminck, Metzinger, Raoul Dufy, Van Dongen, Dufrenoy, Flandrin, Marquet, Friesz, Girieud, Lacoste, Laprade, Rouault, Mauguin, M^{me} Marval, Verhoeven, Puy, Herbin, R. de la Fresnaye, Dunoyer de Segonzac, etc.

C'était la première fois que les œuvres des peintres nouveaux, fauves ou cubistes, affrontaient la vente aux enchères.

C'était la première fois aussi qu'une partie du produit de la vente (20 0/0) a été réservée aux artistes.

Les résultats ont dépassé les espérances que fondaient sur leur goût les compagnons de la *Peau de l'Ours*.

La préface du catalogue de la vente explique avec simplicité comment s'est formée cette importante collection.

Des amis se sont réunis, il y a dix ans, pour former une collection de tableaux et surtout garnir, orner les murs de leurs logis. Les belles œuvres du passé étant presque inaccessibles, ils se laissèrent aisément persuader, jeunes la plupart et fondant espoir en l'avenir, de faire confiance à des artistes jeunes aussi ou récemment découverts. Il leur semblait honorable de courir les risques que comportent les choses nouvelles plutôt que ceux, non moins redoutables, du faux, du truqué, du surfait. — N'observaient-ils pas, en paraissant aller de l'avant, la tradition même des bonnes époques, moins attentives au passé qu'à la mise en valeur du présent et à la préparation de l'avenir et plus préoccupées de la formation des styles que de leur classification et de leur momification dans le musée ?

Plus loin, ceux de la *Peau de l'Ours* parlent de Picasso et du cubisme sans les nommer, et c'est encore là une page intéressante de l'histoire des arts contemporains.

Un autre encore a accompli dans une grande jeunesse, en plusieurs évolutions, une œuvre considérable, pleine de force, de grâce et de gravité, avant d'être séduit par la beauté abstraite, célébrée par Platon, des plans et des lignes et de se lancer en initiateur dans ce domaine à la poursuite de

découvertes dont la portée ne peut encore être mesurée. Quoiqu'il ne soit pas impossible de trouver, dans le temps et dans l'espace, les premières données des tentatives actuelles, l'art du peintre semble bien, aujourd'hui surtout, ne plus connaître de limites, ni de règles que celle, éternelle, du goût. Licence dangereuse pour les faibles, liberté excellente pour ceux qui sont supérieurement doués et déjà l'on voit poindre chez des nouveaux venus une fantaisie, une allure dégagée, une jeunesse de goût que n'auront pu connaître ceux qui ont lutté pour les affranchir. Au surplus, aux disciplines d'école a succédé pour tous ces peintres celle qu'ils se sont imposée eux-mêmes et qui, sans réprimer leurs élans, n'étant point opposée à leur nature, concentre leur effort. Il semble que, lorsqu'on jugera l'art de cette époque d'assez loin pour ne voir, au commencement du xx^e siècle, qu'une seule école, elle se caractérisera, sous l'égide sans doute de Cézanne, par un retour marqué vers la solidité, la composition, la tradition hautement comprise.

Je voudrais connaître les auteurs de cette page excellente pour leur serrer la main. Moi-même je n'ai jamais dit autre chose au sujet de la jeune peinture, si même je l'ai formulé autrement.

Pour ajouter un détail anecdotique, on raconte que les amateurs de la *Peau de l'Ours* n'ont consacré à la vente de leurs tableaux que des différences réalisées au jeu, entre amis.

La Peau de l'Ours réhabilite définitivement les jeux de commerce et aussi le système des tontines.

GUILLAUME APOLLINAIRE.

PUBLICATIONS RÉCENTES

Archéologie

- | | |
|---|--|
| Emile Bourguet : <i>Les Ruines de Delphes</i> ; Fontemoing. | Lucien Magne : <i>Décor de la pierre</i> . Avec 140 gravures; Laurens. 6 » |
| A. Broquelet : <i>Nos Eglises</i> . Préface de M. Denis Cochin; Garnier. | Lucien Magne : <i>Décor de la terre</i> . Avec 130 gravures; Laurens. 6 » |
| E. Guimet : <i>Les Portraits d'Antinoë au Musée Guimet</i> ; Hachette. 20 » | Lucien Magne : <i>Décor du verre</i> . Avec 130 gravures; Laurens. 6 » |

Esotérisme

- | | |
|--|--|
| H.-P. Blavatsky : <i>Isis dévoilée</i> , éd. française, tome I ^{er} ; Editions théosophiques. | <i>nie Besant</i> ; Dossardier et Frank. 0 50 |
| Eugène Lévy : <i>Le Dr R. Steiner et ses détracteurs</i> ; Dussardier et Frank. 1 » | Lotus Péralt : <i>L'Esotérisme de Parisifal</i> ; Perrin. 3 50 |
| Eugène Lévy : <i>Les Procès de M^{me} An-</i> | Rudolf Steiner : <i>La Science occulte</i> ; Perrin et Cl ^{re} . 3 50 |

Histoire

- | | |
|--|--|
| Chateaubriand et *** : <i>Journal d'un concave</i> . Publié par Louis Thomas; Messein. | Plon. 3 50 |
| Lucien Corpechot : <i>Souvenirs sur la Reine Amélie de Portugal</i> ; Lafitte. 3 50 | Auguste Lalance : <i>Mes souvenirs, 1830-1914</i> . Préface par M. Ernest Lavisse; Berger-Levrault. 1 50 |
| Gabriel Hanotaux : <i>La Guerre des Balkans et l'Europe, 1912-1913</i> ; | L'-Colonel Rousset : <i>Trente ans d'histoire, 1871-1900</i> . I : <i>La République conservatrice</i> ; Tallandier. 7 50 |

Linguistique

- Ch. Dumaine : *Conversations latines* (texte et traduction) suivies d'un vocabulaire français-latin des principaux termes de la vie moderne ; Tralin. 3 »
 Ph. Martinon : *Comment on prononce le français* ; Larousse. 4 »

Littérature

- Anthologie des écrivains français contemporains* (poésie). Avec notices par Gauthier-Ferrières ; Larousse. 1 50
 Maurice Barrès : *La Grande pitié des églises de France* ; Emile Paul. 3 50
 Henri Cordier : *Mélanges américains* ; Maisonneuve. 10 »
 Lucien Descaves et Steinlen : *Barabas, Paroles dans la vallée*. Dessins de Steinlen ; Rey. 6 »
 J. Ernest Charles : *Essais critiques* ; Ollendorff. 3 50
 André Gide : *Souvenirs de la Cour d'Assises* ; Nouv. Revue française. 2 50
 Léon Levrault : *Le Genre pastoral* ; Delaplane. 0 75
 Maurice Muret : *Les Contemporains étrangers, II* ; Fontemoing. 3 50
Les Nœuds enchantés ou la bizarrerie des Destinées ; Davois. 20 »
 Victor Orban : *Littérature brésilienne* ; Garnier. 3 50
 Arthur Ransome : *Oscar Wilde*. Trad. de l'anglais par G. de Lautrec et H.-D. Davray ; Mercure de France. 3 50
 Lucien Rolmer : *L'Eloge de la grâce* ; Figuière. 4 »
 Marquis de Ségur : *Vieux dossiers, Petits papiers* ; Calmann-Lévy. 3 50
 Gustave Simon : *La Vie d'une femme* ; Ollendorff. 3 50
 Rabindranath Tagore : *L'Offrande lyrique*. Trad. d'André Gide ; Nouv. Revue française. 3 50
 Voltaire : *Œuvres inédites*, publiées par Fernand Caussy. Tome I : *Mélanges historiques* ; Champion. 3 »

Musique

- Georges Cocuel : *Les Créateurs de l'Opéra-comique français*. Avec 1 pl. h. t. ; Alcan. 3 50
 Augé de Lassus : *Saint-Saëns*. Avec 8 pl. h. t. ; Delagrave. 3 50

Philosophie

- Jean Guichard : *Création ou Evolution* ; Flammarion. 3 50
 Figuière. 1 25
 Gustave Le Bon : *La Vie des vérités* ; Fr. Paulhan ; La Morale de l'ironie ; Alcan. 2 50

Poésie

- Henry Bellue : *Le Carquois empoisonné* ; Crès. 3 50
 Alfred Droin : *Du sang sur la mosquée* ; Fasquelle. 3 50
 Georges Guérin : *Poèmes, 1911-1913* ; Ed. de Flambergue, Mons. 3 50
 Jules Leclercq : *Les Splendeurs des chemins* ; Lemerre. 3 50
 Alcide Marot : *Montjoie* ; Temps présent. 3 50
 Pierre-Edmond Péradon-Deshayes : *Au champ des herbes bleues* ; Edit. Ombres et formes. » »
 E. de Prétot : *Le Miroir des yeux* ; Lemerre. 3 »
 Ludmila J. Rais : *Les Quatre princesses et le cœur fermé, précédé de quelques poèmes* ; Figuière. » »
 Louis Richard : *Chansons et rimes* ; Messein. 3 50

Publications d'Art

- René Perroux : *Les Images d'Épinal*. Préface de Maurice Barrès ; Ollendorff. » »

Questions militaires

- Capit. von Colomb : *Carnet de campagne d'un officier prussien, 1813-1814* ; Berger-Levrault. 3 50
 L.-Colonel Mordaeq, L.-Colonel Savatier, L.-Colonel Colin, etc. : *La Vie militaire en France et à l'étranger*. 2^e année, 1912-1913 ; Alcan. 3 50
 Jean Pelissier : *Dix mois de guerre dans les Balkans* ; Perrin. 5 »

Questions religieuses

- Emile Faguet : *Mgr Dupanloup*. Avec 8 pl. h. t. ; Hachette. 7 50
 René Lote : *Du Christianisme au germanisme* ; Alcan. 3 50

Roman

- Paul Abram : *Le Ratour* ; Crès. » »
 A. Annenskaïa : *Retour au berceuil* ;
 Trad. du russe par Hellé ; Flammarion.
 3 50
 Guillaume Apollinaire : *La Fin de Babylone*. Avec 16 illustr. h. t. ; Bibl. des Curieux. 5 »
 Henri Bachelin : *L'Héritage* ; Grasset. 3 50
 Paul Bona : *Faiseurs d'anges gardiens*. Avec une lettre ouverte à M. Marcel Prévost. Perrin. 3 50
 Maurice Bonneff : *Didier homme du peuple* ; Payot. 3 50
 Raymond Clauzel : *L'Aube rouge* ; Leclerc. 3 50
 Clément-Janin : *Jadith vaincue* ; Leclerc. 3 50
 Louis Compain : *L'Amour de Claire* ; Calmann-Lévy. 3 50
 Maurice Deroure : *L'Eveil* ; Plon. 3 50
 Georges Ducrocq : *Adrienne* ; Marches de l'Est. 3 »
- François Fabié : *Moulins d'autrefois* ; Ollendorff. 3 50
 Marc Gouvioux : *Haut les ailes ! La fitte*. 3 50
 Edmond Haraucourt : *La Peur*. III. de M. Lecoultré et H. Thiriet ; Lafitte. 0 95
 Eugène Hardies : *Rende Mewis*. Préface de Maurice de Waleffe ; Libr. mod., Bruxelles. 1 »
 Jules Lemaître : *La Vieillesse d'Héleine* ; Calmann-Lévy. 3 50
 Jeanne Marais : *Le Huitième péché* ; Calmann-Lévy. 3 50
 Madeleine-André Picard : *En cueillant le jour* ; Figuière. 2 50
 H.-G. Wells : *Le Pays des Aveugles*. Trad. par Henry-D. Davray et B. Kozakiewicz ; Mercure de France. 3 50
 Jean Yole : *Les Démarqués* ; Grasset. 3 50

Sciences

- Victor Cornetz : *Les Explorations et les voyages des fourmis*. Avec 83 figures ; Flammarion. 1 50

Sociologie

- Pierre Jessore : *L'Antimilitarisme, ses causes, ses effets* ; Daragon. 0 60
 Marcel Laurent, Philippe Morard, Alexandre Mercereau : *La Paix armée et le problème d'Alsace dans l'opinion des nouvelles générations françaises* ; Figuière. 2 50
 Alphonse Sèche : *Le Désarroi de la conscience française* ; Ollendorff. 3 50

Théâtre

- Paul Dolfus : *Reines de théâtre, xvii^e et xviii^e siècles* ; Tallandier. 3 50
 Gabriel Letainturier-Fradin : *Le Théâtre héroïque*. Avec 126 grav. ; Flammarion. 7 50
 Gabriel Marcel : *Le Seuil invisible* ; La Grâce, pièce en 5 actes. *Le Palais de sable*, pièce en 4 actes ; Grasset. 3 50
 Maurice Pellisson : *Les Comédies-ballets de Molière* ; Hachette. 3 50

Voyages

- Georges Baume : *Du Rhin à la Bidassoa*. Avec 26 grav. dans le texte et 15 pl. h. t. ; Leclerc. 3 50

MERCURE.

ÉCHOS

Une lettre de M. Victor Barrucand à propos d'Isabelle Eberhardt. — Une lettre de M. Paterné Berrichon. — Une lettre de M. A.-M. Gossez. — Une lettre de M. Henri Albert. — Autour des « Amis de Camoëns ». — Le Vernissage du Salon des Indépendants. — Le Banquet des « Marges ». — Le « Conseil central pour la défense des littérateurs libres ». — Bons mots et Anecdotes. — Le Souvenir de César Franck à Liège. — Un organe polonais à Paris. — L'Art à Monte-Carlo — Le Sottisier universel.

Une lettre de M. Victor Barrucand à propos d'Isabelle Eberhardt.

Alger, le 25 février 1914.

Monsieur Vallette,

Un article de M. de Pouvoirville sur Isabelle Eberhardt, paru au

Mercur du 16 février, me met en cause et d'une façon abusive. Permettez-moi d'y répondre à la même place. Il ne s'agit pas d'appréciations, mais de faits.

Je ne comprends pas pourquoi M. de Pouvoirville fait entrer la correspondance d'Isabelle Eberhardt avec MM. Randau et Marival dans la rédaction de *l'Ombre chaude de l'Islam*. Je n'ai jamais eu communication de cette correspondance ; on ne m'en a pas parlé ; je n'ai pas eu à m'en servir. M. de Pouvoirville doit la connaître, puisqu'il en parle, mais je ne crois pas qu'il pourrait en rapprocher une seule ligne de notre texte, et dès lors pourquoi l'y incorporer d'un trait de plume ? Je n'approuve pas du tout ce procédé de critique littéraire.

Quand, à la prière de M. Sliman Ehnni, mari d'Isabelle Eberhardt, je repris la rédaction du manuscrit intitulé *Sud-Oranais*, qui m'était adressé d'Aïn-Sefra en partie détruit par les eaux, je fus amené à le partager en deux livres : le premier, *Dans l'Ombre chaude de l'Islam*, comporte un peu de roman, comme ciment ; dans le deuxième, *Notes de Route*, les scènes descriptives ont pu être raccordées de plus près grâce à un premier travail sur le Sud-Oranais, dont j'avais assuré la publication dans *l'Akhbar*.

Au lieu de s'en prendre à moi de la réfection et de la publication des pages qu'il admire, M. de Pouvoirville devrait critiquer l'inondation et la terre d'Aïn-Sefra, qui n'ont pas permis à Isabelle Eberhardt de mener à leur fin ses entreprises littéraires.

Cependant, si le critique voulait parler de l'œuvre exclusive d'Isabelle Eberhardt, il pouvait le faire, car j'ai pris soin de signaler cette œuvre de la façon la plus précise. Mais nous avons pu voir qu'il l'écartait délibérément, qu'il l'enterrait sans examen, et qu'il la déclarait introuvable au surplus.

«... Seule cette œuvre, dit-il, en parlant des *Notes de Route*, est bien l'œuvre exclusive d'Isabelle Eberhardt. » Et il ajoute : « Son roman saharien, *Trimardeur*, où la vie des légionnaires était étudiée de tout près, — d'aussi près que possible, puisque Isabelle vécut avec la Légion, dans le Sud-Oranais, — ne fut qu'incomplètement publié dans un journal algérois, aujourd'hui disparu : et on n'en a retrouvé ni les feuilletons, ni le manuscrit. »

Autant de mots autant d'erreurs.

Trimardeur — qui n'est pas un roman saharien (la première partie se passe en Russie, la deuxième à Marseille) — fut publié dans *l'Akhbar*, et *l'AKHBAR n'a pas disparu*. Je dirige cette feuille, fondée en 1839, depuis douze ans. Au point de vue spécial qui intéresse M. de Pouvoirville, *l'Akhbar* a si peu disparu qu'il publie en ce moment la correspondance politique d'Isabelle Eberhardt sur le Sud-Oranais, et l'organisation des confins algéro-marocains. Ne lirait-il que *l'Officiel*, M. de Pouvoirville aurait pu connaître encore l'existence de notre journal par les citations qui en furent faites à la tribune de la Chambre dans le débat récent sur l'indigénat.

M. de Pouvoirville a volontairement égaré sa critique en déclarant qu'on n'avait retrouvé ni les feuilletons ni le manuscrit de *Trimardeur*. Cette affirmation est en contradiction formelle avec la vérité, que M. de

Pouvourville pouvait connaître. Après avoir fait disparaître l'*Akhbar* pour les besoins de sa démonstration, M. de Pouvourville fait également disparaître les feuilletons et les manuscrits. Voilà encore un procédé de critique littéraire que je n'approuve pas.

M. de Pouvourville aurait pu savoir par les livres dont il parle la date et le nombre des feuilletons de *Trimardeur* parus dans l'*Akhbar*, et cet introuvable *Akhbar* on peut le consulter, même à Paris, à la Bibliothèque nationale. Quant au manuscrit, il est en ma possession et je me ferais un plaisir de vous le communiquer pour peu que cela puisse vous être agréable. J'ai signalé aussi un autre roman-feuilleton qu'Isabelle Eberhardt publia elle-même, et en dehors de tout conseil, dans le *Progrès de l'Est*, journal de Bône, en 1902. Ce petit roman, repris depuis dans une revue algérienne, était intitulé *Yasmina*.

Parmi les œuvres d'Isabelle Eberhardt, on devrait surtout citer les *Nouvelles algériennes* parues dans les *Nouvelles* d'Alger (grand journal quotidien du matin que je venais de fonder en 1900, avec le regretté sénateur Gérente), dans la *Dépêche algérienne*, encore un journal qui n'a pas disparu — et dans l'*Akhbar*. Les *Nouvelles algériennes* composeraient à elles seules un fort volume.

Mais M. de Pouvourville a négligé tout cela. Il se pose en ami, il affecte de rechercher une œuvre exclusive, et, en même temps, on le voit bien décidé à ne tenir aucun compte des pages brèves ou des œuvres de longue haleine qu'Isabelle Eberhardt — et non Isabelle — publia elle-même de son vivant. Suivons-le, par curiosité. Il rêve évidemment d'une synthèse littéraire sans littérature. Ce qui lui importe, c'est la vie d'Isabelle Eberhardt telle qu'il l'imagine.

Sans avoir connu son héroïne, il la voit « très jeune, très jolie, très originale ». Il veut qu'elle ait « vécu tout contre la nature, n'obéissant qu'à la loi des premiers temps, qui est l'instinct ». Il affirmera « qu'elle fut le scandale des dames d'Alger, des Administrateurs des bureaux arabes, et de toute la vie conventionnelle, qui est, il faut le croire, aussi stricte aux abords du désert qu'aux bords de la Seine ».

En si bon chemin, M. de Pouvourville ne s'arrêtera pas : « Entre toutes les morales, dira-t-il, qui s'offrirent à elle, la Slave, la Française, l'Helvétique, l'Italienne et la Berbère, Isabelle n'en choisit aucune : elle fut délibérément *amoral*, comme doit l'être tout esprit où règne la nature et triomphe l'instinct. »

En passe de littérature, il prêtera les sentiments de son choix aux tribus arabes, et il en arrivera à écrire... une légende parisienne : « N'eût-elle point écrit une seule ligne, ou, de toutes celles qu'elle écrivit, n'en eût-elle pas retrouvé une seule, Isabelle (!) n'en serait pas moins, pour les tribus où elle passa, et à qui elle se donna tout entière, la Lella vénérée, la Djinia angélique et bienfaisante, que chantent, dans la nuit africaine, les chameliers et les pasteurs... »

Tout cela est peut-être très flatteur pour l'imagination de M. de Pouvourville, mais pas autant pour Isabelle Eberhardt, qui, telle que nous l'avons connue, eût été très choquée de se voir diminuée aux yeux de ceux qu'elle chérissait, et tout d'abord aux yeux de son mari qu'elle aimait et

qui se trouvait encore à ses côtés au moment de la catastrophe d'Al-Sefera, en octobre 1904.

Rétablissons les faits :

Les tribus qui la virent passer ne soupçonnèrent pas qu'elle était une femme. Les chameliers et les pasteurs qu'elle interrogea ne connurent que Si Mahmoud ; et elle ne laissa point de trace dans leurs rêves. Les papiers que nous publions en ce moment et dont nous tenons les originaux à votre disposition attestent encore la discrétion à laquelle elle se croyait tenue dans ses enquêtes sur la vie indigène.

Me trouvant à Kenadsa, en 1906, avec le docteur M..., célèbre arabisant, nous avons eu la curiosité de questionner le marabout Sidi Brahim ould Mohamed, grand chef de la zaouiya ziania, où elle avait passé une partie de son dernier été. Nous lui demandions entre autres choses s'il avait soupçonné l'identité du jeune taleb qu'il hébergeait.

— Je sais, nous dit-il, que Si Mahmoud est mort emporté par les eaux, et, comme l'imagination des hommes est fertile, on a dit aussi que ce jeune homme, instruit et de bonnes manières, n'était qu'une *roumia* (femme d'Europe) qui vivait sous le costume arabe ; mais cela je ne le crois pas.

C'est qu'en réalité l'amoralisme que M. de Pouvoirville prête si généreusement à notre regrettée collaboratrice l'eût rendue haïssable et méprisable aux yeux des Arabes.

Isabelle Eberhardt était mariée et elle aimait son mari. Elle vécut et mourut en bonne musulmane. De tous ceux qui l'ont connue, il n'est personne qui ait pu douter de la sincérité de ses convictions islamiques.

Isabelle Eberhardt ne scandalisa jamais les dames d'Alger, qui l'ignoraient toujours, à l'exception d'une seule, M^{me} Luce Benaben, la vénérable directrice de l'ouvroir de broderie indigène qui fut sa protectrice et son amie. Si Isabelle Eberhardt fut attaquée et calomniée par une certaine presse algéroise, elle ne le fut pas à l'occasion de sa morale, mais de sa politique indigénophile qui était aussi la nôtre. Elle ne fut en butte aux attaques des arabophobes et des politiciens électoraux que parce qu'elle écrivait à l'*Akhbar*, qui défendait déjà les indigènes en 1902 et qui n'a pas cessé de les défendre en 1914.

Mais ces choses sont dans les journaux du temps et je ne les rappelle que pour mémoire.

Quant aux relations d'Isabelle Eberhardt avec les bureaux arabes, il est bien vrai que, lorsqu'elle arriva, étrangère et portant le costume arabe mas culin dans les postes du Sud-Constantinois, peu de temps après l'assassinat du marquis de Morès, elle parut gênante et fut suspectée ; mais ensuite, devenue Française par son mariage et accréditée régulièrement au titre de presse près des autorités militaires, elle n'eut qu'à se louer de la protection que les bureaux arabes lui accordèrent et des facilités d'étude qu'ils lui donnèrent. C'est d'ailleurs pour répondre à son désir formel autant qu'à mes propres sentiments que l'*Ombre chaude* fut dédiée au général Lyautey.

Voilà pour la matérialité des faits.

Que M. de Pouvoirville me juge après cela avec indulgence ou sévérité, il n'importe.

Je suis seulement en droit de lui demander de me citer exactement quand il me cite et de tenir compte des vérités établies sur pièces, telles que

l'existence d'un journal, d'une correspondance ou d'un manuscrit, dans l'équilibre de sa critique littéraire.

Veillez agréer, etc.

VICTOR BARRUCAND
directeur de l'*Akhbar*.

§

Une lettre de M. Paterne Berrichon.

Paris, le 3 mars 1914.

Mon cher Vallette,

Pour rendre immarcescible la gloire d'Arthur Rimbaud, il ne manquait à son honneur surhumain que d'être vitupéré, vilipendé par un procureur de la république radicale-socialiste. C'est fait aujourd'hui. — Salut, Rimbaud!

M. Marcel Coulon, magistrat protestant et méridional à la Châtre, vient de ramasser sans répugnance toutes les calomnies, tous les ragots dont l'envie et la sottise, depuis plus de quarante années, s'arment contre l'important génie du plus natif des poètes; et, avec une bêtise sinistre, il les étire en filandres interminables le long des pages du *Mercur de France*, sous cette enseigne cacographique : LE PROBLÈME DE RIMBAUD, SA DISCUSSION. Il fait pis. Avec sa manie d'accusateur public, prenant une revue littéraire pour un prétoire, il suspecte la famille et les amis, il incrimine les actes, les gestes, les cris, les plus nobles et les plus légitimes, de celui dont le surnaturalisme est hors du champ de compréhension d'une secte accroupie dans le matérialisme positif et qui, par antiphrase, se nomme, de nos jours, la libre-pensée.

Je ne sais pas si un fonctionnaire de la justice française a le droit de sortir de son tribunal pour venir sur la place publique requérir contre l'innocence, la probité, la pureté, la beauté; et, bien que l'image du Christ n'impose plus son symbole dans les salles où se rendent les verdicts humains, je ne sais pas si le dépositaire hiérarchique d'un reste de tradition n'aurait pas le devoir de rappeler aux convenances l'auteur d'une telle incartade, d'un tel abus. Ce que je sais, c'est qu'en face de M. Coulon, je me trouve en présence — pour employer un des styles qu'il emprunte partout et qu'il restitue si mal — d'une « valeur sociale » gardée par la loi et les gendarmes et que, moi de qui il fut le commensal et est le redevable, je courrais danger d'arrestation si, au nom de la famille de Rimbaud, je protestais avec la saine indignation.

Vous admettez, mon cher ami, que, pour ce qui me concerne personnellement en tant qu'écrivain et artiste, je ne m'attarde point à relever des erreurs de faits, des altérations de textes d'ailleurs tronqués, qui apparaissent désormais comme volontaires. Tant que j'ai cru M. Coulon digne, j'ai consenti à discuter avec lui. A présent, je ne saurais avoir pour ses procédés de dialectique d'autre sentiment que celui qu'il attribue à Rimbaud en proie aux agissements des mauvais poètes de 1872 : le mépris.

Mais, pour en revenir aux erreurs de faits, n'est-il pas effrayant d'envisager que de malheureux justiciables sans défense ont, dans mon Berrichon paisible, à compter avec pareil représentant de la vindicte légale?

Je pense, mon cher Vallette, qu'après avoir laissé passer dans le *Mercure* les attaques, vous tiendrez à honneur de laisser la famille de Rimbaud user de son droit de réponse, en insérant, sans en retrancher quoi que ce soit, cette lettre.

Bien à vous,

PATERNE BERRICHON.

P.-S. — Les lecteurs qui veulent bien m'accorder leur attention comprendront que je ne consente point aujourd'hui à relever des propos démentant de *chic* ce que j'ai passé quinze ans de ma vie à découvrir, à expliquer, à prouver. Il me faudrait pour cela republier ici mon dernier livre tout entier. Et à quoi cela servirait-il vis-à-vis de M. Coulon ? Il ne sait pas lire, et il me dénie le droit, parce que je suis le beau-frère, de juger librement Rimbaud. Aussi, me suis-je contenté de parler cette fois au seul titre de représentant de la famille offensée. Je ferai pourtant remarquer que, tout en essayant de me disqualifier, M. Coulon, dans ses articles, me pille, me démarque presque constamment, sans, la plupart du temps, donner de références ou bien en en donnant de fausses.

§

Une lettre de M. A.-M. Gossez.

Carentan, 2 mars 1914.

Mon cher monsieur Vallette,

Mon ami René Descharmes, dans son étude récemment publiée par le *Mercure* sur Grégoire de Feinaigle, maître d'histoire de Bouvard et Pécuchet, m'attribue au sujet de Flaubert une opinion diamétralement opposée à celle que j'ai toujours défendue sur les origines de *Madame Bovary*. Je vous prie de recevoir ma protestation. Au contraire de la tendance locale chère à MM. G. Rocher, E. Deshayes et aux Rouennais, j'ai toujours écrit et tenté de démontrer la fausseté et l'étroitesse de leur prétention à réduire Flaubert au rôle de conteur de faits divers. « C'est fausser, dit Descharmes, les principes fondamentaux de l'esthétique de Flaubert que chercher ainsi à découvrir sous les types généraux qu'il a voulu représenter quelques individualités plus ou moins ressemblantes. » Or, la conclusion de mon étude sur *Homais et Bovary hommes politiques* disait justement la même chose : « On néglige ce que les créations de Flaubert ont de général, d'éternel et d'humain. » (Cf. les trois derniers paragraphes de cette étude : *Mercure* du 16 juillet 1911.) Descharmes est dans la vérité, mais qu'il m'accorde que j'y fus avant lui ! Et surtout qu'il ne m'attribue pas l'opinion contraire.

Veillez agréer, cher Monsieur, mes salutations empressées.

A.-M. GOSSEZ.

§

Une lettre de M. Henri Albert.

Paris, le 4 mars 1914.

Mon cher ami,

Je me ferais un reproche de ne pas mettre sous les yeux des lecteurs du *Mercure* le poulet suivant qui vient de me parvenir :

Le 28-2-14.

Monsieur,

Je vous remercie du soin que vous avez pris de désigner par « on » et mon col-

laborateur Gustave-Louis Tautain, et moi-même, auteurs de l'enquête qui paraît dans la *Grande Revue* sur Bergson. Voyez page 200 du *Mercure de France* dans votre chronique.

J'ai l'honneur de vous saluer.

GASTON PICARD.

77, boulevard Saint-Michel, VI, Paris.

Vous voudrez bien, mon cher Vallette, après avoir pris connaissance de cette lettre, me pardonner mon extrême négligence. *L'Enquête sur Henri Bergson*, publiée par la *Grande Revue*, dont j'ai parlé accessoirement, était bien signée Gaston Picard et Gustave-Louis Tautain. Ce sont ces messieurs qui, après s'être fait adresser gratuitement les réponses d'une série de personnalités illustres à divers titres, les ont mises bout à bout et y ont ajouté leur signature. Ce sont eux aussi qui ont ensuite passé à la caisse de M. Rouché.

Gaston Picard et Gustave-Louis Tautain ! Retenons ces deux noms. Ils méritent de passer à la postérité. Et, pour que leur gloire soit certaine, offrons-leur dès demain un banquet. Le besoin s'en fait vivement sentir, ne fût-ce que pour ne pas perdre l'habitude des banquets littéraires.

Notre doux maître M. Anatole France, rompant pour une fois avec sa chère habitude de ne pas tenir une promesse, consentira peut-être à le venir présider en personne. Et il choisira cette occasion solennelle pour répéter devant les convives attendris le propos qu'on lui prête au sujet de M. Bergson :

— *Il faut bien qu'il soit intelligent, pour avoir abruti toute une génération.*

Cordialement, la main.

HENRI ALBERT.

§

Autour des « Amis de Camoëns ». — Nous avons reçu la lettre suivante :

Mon cher confrère et ami,

Avec la plus grande surprise, je viens de lire dans la section des *Echos* de votre *Mercure de France* dernier, à propos du groupe des *Amis de Camoëns*, dont j'ai l'honneur d'être un des vice-présidents, ces mots qui sont bien loin de toute vérité : « M. Camillo Froës et les « Amis de Camoëns » eurent donc l'idée de donner à leur entreprise si heureusement menée à bonne fin une éclatante contre-partie. Ils décidèrent que, le Portugal ayant offert à la France une statue de Camoëns, la France offrirait au Portugal une statue de Victor Hugo. Cela était si naturel qu'on s'étonna de n'y avoir pas pensé plus tôt. Une réplique en bronze du Victor Hugo de granit qui s'élèvera prochainement à Guernesey fut promise par Jean Boucher. »

L'idée d'élever un monument de Victor Hugo à Lisbonne a été présentée par moi au Banquet de la Presse parisienne qui a eu lieu à l'Elysée Palace Hôtel, offert aux membres de la presse portugaise après les belles fêtes et la réception de l'ancien Président Loubet à Lisbonne, en 1906. Mon idée : un monument de Camoëns à Paris et un monument de Victor Hugo à Lisbonne, a été accueillie par toute la presse avec le plus grand empressement et le plus vif enthousiasme. Nous avons formé un comité avec Jules Bois, Maxime Formont, Catulle Mendès, Jules Claretie, etc., sous la présidence de Sully-Prudhomme. J'ai reçu à cette occasion plus de cent adhésions parmi lesquelles la vôtre, mon cher Directeur, et celle de mon vieil ami Philéas Lebesgue. Par indication de Georges Bourdon et de l'architecte Blondel, nous sommes entrés en rapport avec Jean Boucher, qui s'est offert avec le plus grand enthousiasme à faire la maquette de Hugo sur le rocher de Guernesey. Cet admirable monument était pourtant destiné à Lisbonne et devait être inauguré deux ans après dans l'avenue de la Liberté. Mais... tout le monde le sait : le Portugal

a traversé une grave crise, — les troubles, le régicide, le règne éphémère du roi Manuel, la proclamation de la République, etc. Impossible de réaliser l'idée que j'avais lancée. Et nous avons tous attendu des jours meilleurs.

Le moment est peut-être arrivé. Le groupe des *Amis de Camoëns*, né après la démolition du buste du poète des *Lusiades*, a décidé de reprendre notre entreprise d'autrefois et travaille aujourd'hui dans ce sens. L'admirable monument de Hugo par Jean Boucher sera inauguré l'été prochain à Guernesey, et plus tard nous aurons le même Hugo à Lisbonne.

On s'étonne de n'y avoir pas pensé plus tôt, mais nous y avons pensé depuis 1906, comme je peux vous le prouver par les 280 coupures de la presse française et étrangère, gardées dans les archives de la *Société des Etudes Portugaises* de Paris.

Voici tout ce que je vous prie de dire dans le prochain numéro du *Mercury* que nous comptons comme le plus grand ami des lettres portugaises et brésiliennes.

Tout à vous.

XAVIER DE CARVALHO.

Tout en faisant remarquer à notre distingué correspondant que la phrase : « on s'étonna de n'y avoir pas pensé plus tôt », s'appliquait strictement dans notre intention aux « Amis de Camoëns », dont les manifestations formaient toute la matière de notre écho, nous sommes heureux de rendre à son initiative de 1906 l'hommage qui lui est dû.

§

Le Vernissage du Salon des Artistes Indépendants. — Selon la coutume, la Société des Artistes Indépendants a planté ses tentes cette année sur un nouvel emplacement. Elle s'est installée au Champ-de-Mars, au coin des avenues La Bourdonnais et de La Motte-Picquet. Ici s'élevait naguère la galerie des Machines, où le concours agricole tenait régulièrement ses assises. Mais les animaux gras sont maintenant locataires du Grand Palais des Champs-Élysées. Les Artistes Indépendants leur ont donc succédé dans le quartier de l'École militaire. Après les bœufs, vaches, cochons et autres bêtes pacifiques, les Fauves...

Le Salon des Indépendants s'est ouvert le 28 février. Comme tous les ans, les cartes d'invitation avaient été répandues en abondance et la foule accourue fut considérable. Il faisait un temps gris et froid. Sur la terre à peine sèche qui sert de parquet aux salles d'exposition, le long piétinement imposé aux visiteurs par l'examen de plusieurs milliers de toiles provoqua sans doute de nombreuses gripes. L'absence du buffet se fit également sentir, au bénéfice des cafetiers environnants.

C'est autour des « statues » colorées de M. Archipenko que se fit le plus fort mouvement de curiosité. M. Archipenko est un sculpteur russe, au visage austère, barbu de roux, les yeux pleins de rêve. On se tromperait en le classant parmi les mystificateurs. Dans son atelier de l'impasse du Maine, il enseigne la sculpture à trois ou quatre élèves d'après des modèles vivants, ce qui semble presque incroyable à qui connaît ses œuvres personnelles.

Les toilettes « simultanées » portées par la mère et la femme d'un peintre exposant, lui-même vêtu d'étoffes aux nuances insolites, obtinrent aussi du succès. On sait que le « simultanésisme » vestimentaire consiste à introduire différentes couleurs dans la composition d'un chapeau, d'une robe, etc. Cette méthode n'est pas absolument nouvelle.

Mais le plus remarquable accoutrement porté au vernissage du Salon des Indépendants fut celui du peintre-poète Max Jacob, qui arborait un manteau de couleur brune, doublé de rouge, à capuchon festonné et brodé, en tous points semblable, paraît-il, au manteau dont se couvraient, au moyen âge, les bouchers du pays de Quimper.

§

Incidents après le Vernissage. — Parmi les camelots postés aux alentours du Salon des Indépendants pour vendre journaux et revues contenant le compte rendu de l'exposition, il s'en trouva, le jour du Vernissage, qui criaient la revue *Maintenant*, organe intermittent dont M. Arthur Cravan est directeur. M. Arthur Cravan mériterait une présentation détaillée. Nous dirons seulement qu'il mesure deux mètres en hauteur, que son vrai nom est Fabian Lloyd, qu'il est Anglais et qu'on le considère généralement, sans doute avec raison, comme le neveu d'Oscar Wilde. Jusqu'où vont ses connaissances en peinture? Il est difficile d'en juger d'après la critique du Salon publiée par lui dans *Maintenant*. Ce qu'on peut affirmer, cependant, c'est qu'il pratique l'insulte avec un cynisme qui touche à la candeur, et qu'il n'épargne point les femmes.

Plusieurs personnes, injuriées par M. Arthur Cravan, se considérèrent comme offensées, entre autres M. Guillaume Apollinaire, qui était traité de « juif » et qui envoya ses témoins au directeur de *Maintenant*. Voici le procès-verbal qui résulta de cette démarche :

Paris, le 7 mars 1914.

Dans un article de sa revue *Maintenant*, M. Arthur Cravan avait écrit : « Le juif Apollinaire..... » Notre ami Guillaume Apollinaire, qui n'est pas juif le moins du monde, nous a priés de nous rendre chez M. Cravan pour le prier de rectifier son erreur. M. Cravan nous a répondu. Voici le passage de sa lettre concernant notre mission :

« N'ayant que très peu d'amour-propre, je viens déclarer que, contrairement à ce que j'aurais pu laisser entendre dans mon article sur l'*Exposition des Indépendants* paru dans ma revue *Maintenant*, M. Guillaume Apollinaire n'est point juif, mais catholique romain. »

Suit la signature.

Cette rectification ayant paru suffisante à notre ami Guillaume Apollinaire, nous avons accusé réception de sa lettre à M. Arthur Cravan, et, comme il avait été convenu entre lui et nous, nous la consignons dans le présent procès-verbal.

JÉRÔME THARAUD
homme de lettres
chevalier de la Légion d'honneur.
CLAUDE CHÉREAU
artiste peintre.

Le soir même du jour où était rédigé ce procès-verbal, M. Arthur Cravan devait faire dans un cabaret artistique du Quartier Latin une conférence après laquelle il aurait dansé, puis boxé. Mais le public l'attendit en vain. Le directeur de l'établissement vint annoncer qu'à la suite d'une bagarre éclatée dans un bar de Montmartre, et à laquelle son article de la revue *Maintenant* n'était pas étranger, M. Arthur Cravan avait été conduit au poste.

§

Le banquet des « Marges ». — Sur l'invitation de M. Eugène Montfort, directeur de la revue *Les Marges*, les amis et collaborateurs de cette

revue se réunirent le 26 février au Café du Globe, boulevard de Strasbourg. Ils étaient environ cent cinquante. M. Anatole France, qui avait promis de présider, ne parut point, étant, depuis quelques jours, obligé de garder la chambre. Mais on lut une lettre qu'il avait adressée à M. Eugène Montfort et que tous les journaux publièrent le lendemain. Le signification littéraire et philosophique du banquet des *Marges* y est indiquée très précisément. Le grand poète Emile Verhaeren, qui remplaçait M. Anatole France à la présidence de l'assemblée, fit d'ailleurs un discours non moins caractéristique. On en jugera par cet extrait.

Les gens bien pensants ont l'aménité redoutable. Ils ont pour armes la politesse, l'entregent, l'obsequiosité, la condescendance et parfois le sourire. Certes, à l'occasion, ils peuvent se montrer distants, mais ils préfèrent que leur commerce soit agréable et leur parole bienveillante. Ils s'intéressent et aux arts et aux lettres. Ils font preuve même de jugement et de finesse. Mais dans quelles étroites limites ils les exercent ! Dès que l'art s'affirme avec quelque audace, dès que l'écrivain s'affranchit de la contrainte dogmatique ou simplement mondaine, leur humeur s'effarouche. La littérature ne leur est séante que si elle est banale à force de faux ordre et neutre à force de fausse mesure.

M. Tristan Bernard, titulaire de la rubrique sportive aux *Marges*, prit la parole après M. Emile Verhaeren. Il traça un piquant portrait de l'amateur de sport. Ce fut ensuite le tour de M. Eugène Montfort, qui définit de la manière suivante le rôle et l'importance d'une « petite revue » :

Messieurs, dans le désir de nous humilier, parfois une personne mal intentionnée nous traite avec affectation de « petite revue ». Or cela ne nous humilie pas, mais nous fait plaisir au contraire. Car nous voulons être petite revue, c'est-à-dire que nous ne voulons pas tenir compte de l'opinion du grand nombre. Nous ne pensons point en effet que la majorité ait souvent raison — surtout en art. Nous voulons être petite revue, c'est-à-dire que nous voulons rester les éclaireurs qui montrent la route où s'engage plus tard le gros de la troupe.

L'influence de la petite revue est plus forte que celle de la grande. La grande revue monnoye, vulgarise les idées de la petite ; et avec ses airs hautains et rogués elle ne fait jamais que la suivre et que lui obéir.

Les journaux, qui se flattent de diriger le goût public, et le dirigent en effet, ne mènent que d'après nous. Le public finit toujours par nous écouter, la transmission demande un temps plus ou moins long, mais elle se produit fatalement.

La petite revue a pour vertu de n'être pas éblouie par le succès. Et ceci est parfois bien difficile à comprendre pour de certains gens. Combien de fois ne m'a-t-on pas dit, se trompant complètement sur nos intentions : « Mais tout ce qui a du succès ne vaut rien pour vous ! » Pas du tout. Seulement le succès n'entre pas comme élément dans notre jugement, il ne compte pas. Il ne prouve ni pour, ni contre, il n'a pas de sens. Il ne condamne pas plus une œuvre qu'il ne la consacre.

Et je dis que c'est à condition d'avoir cet esprit-là qu'on peut faire de la véritable critique. Eh bien ! cet esprit-là n'existe et ne peut exister que dans la petite revue. On peut d'ailleurs avoir cet excellent esprit petite revue et être une publication très importante. Exemple : le *Mercur de France*.

M^{me} Séverine, MM. Adrien Mithouard, Louis Dumur, Georges Le Cardonnel, Henri Duvernois, Marcel Coulon, Charles-Henry Hirsch, Georges Pioch, Joachim Gasquet, Fernand Divoire, etc., étaient au nombre des convives.

§

Le « Conseil central pour la défense des littérateurs libres ».
— Les rubriques littéraires de quelques journaux publiaient récemment une protestation émanant du « Conseil central pour la défense des littéra-

teurs libres », et se rapportant au refus de l'éditeur de *La Servante*, ouvrage de M^{me} Marguerite Burnat-Provins, d'apposer sur les exemplaires de ce livre la « bande » accordée à l'auteur, sur sa demande, par le « Conseil central ». Il est peut-être intéressant de savoir ce que sont exactement et ce « Conseil » et cette « bande ».

Le « Conseil central pour la défense des littérateurs libres » naquit en 1913 du mouvement d'émotion causé dans le monde des lettres par le suicide du poète Léon Deubel. A la lumière de ce drame, il parut évident que des écrivains, pauvres, incapables, par tempérament et caractère, de se plier à des besognes rémunératrices, se trouvaient exposés quotidiennement aux aléas les plus redoutables. S'inspirant de cette constatation, on accusa le ministère de l'Instruction publique, l'Académie française, la Société des gens de lettres, et, en général, tous les comités et sociétés chargés de distribuer des secours et des récompenses aux littérateurs, de manquer à leur principal devoir, c'est-à-dire de ne pas répandre leurs largesses au profit de ceux qui en ont le plus besoin. Les prix littéraires étaient ainsi mis en cause une fois de plus. Alors germa dans l'esprit de plusieurs l'idée de constituer un tribunal *indépendant*, non *officiel* par conséquent, et anonyme autant que possible, qui aurait pour mission de désigner à l'attention publique les œuvres des auteurs peu favorisés par la chance. Ce tribunal idéal, dont l'opportunité et la possibilité furent aussitôt vivement débattues, prit forme sous le nom de « Conseil central pour la défense des littérateurs libres », et sur l'initiative de MM. P.-N. Roinard, Han Ryner, Saint-Pol-Roux, Henri Strentz, Georges Polti, Alexandre Mercereau et Sébastien Voirol. Son assemblée constitutive eut lieu le 16 décembre 1913 au café de l'Univers.

D'après ses statuts, le « Conseil central » a pour but de défendre surtout les isolés, les inconnus, de mettre en relief les talents supérieurs et probes. Mais le « Conseil », en signalant telle œuvre, ne prétend pas la juger, de même qu'il s'interdit de décerner honneurs, prix ou récompenses, d'instituer des concours ou de percevoir des cotisations. Par contre, il se propose d'exercer une action directe sur les libraires, notamment en province et à l'étranger.

Une bande très apparente, d'un type déterminé et déposé comme marque d'origine, marquera les volumes approuvés par le « Conseil central ». Elle portera cette inscription :

LE CONSEIL CENTRAL
pour la défense des Littérateurs libres
signale à l'attention publique
CETTE ŒUVRE

et, au verso, les noms des secrétaires du « Conseil », des délégués, des membres et des membres-amis. Car il y a cinq délégués pour la poésie et cinq délégués pour la prose, tirés au sort en vue d'émettre un avis après lecture de l'ouvrage proposé, et renouvelés tous les quinze jours. Les membres actifs ne peuvent avoir aucune attache officielle, ne faire partie d'aucune académie, ni de la Légion d'honneur.

Le bureau pour 1914 est ainsi composé : secrétaire-syndic M. P.-N.

Roinard; secrétaire-trésorier, M. Sébastien Voirol; délégué du groupe des poètes, M. René Ghil; délégué du groupe des prosateurs, M. Philéas Lebesgue; membres de la délégation administrative, MM. Fernand Divoire, Paul Fort, Louis Mandin, Georges Fourest, Th.-Ch. Féret, Albert Saint-Paul, Henri Strentz, Georges Polti, Han Ryner, Alexandre Merceureau, Florian-Parmentier, Jacques Reboul, Pierre Fons, Tancrède de Visan, Jean Muller. Parmi les membres actifs, on trouve MM. Guillaume Apollinaire, Jean Royère, Jehan Rictus, Péladan, Jean Giraudoux, Bernard Combette, etc. Le « Conseil central » compte en outre un certain nombre de membres-amis recrutés parmi les écrivains à qui les statuts interdisent d'être membres actifs: MM. Emile Verhaeren, Jean Richepin, Francis Vielé-Griffin, Paul Adam, Rosny aîné, Remy de Gourmont, etc.

Le premier livre soumis à l'approbation du « Conseil central pour la défense des littérateurs libres » fut *La Servante* de M^{me} Marguerite Burnat-Provins. Mais l'éditeur refusa la « bande », ainsi que nous l'avons dit plus haut.

§

Bons mots et anecdotes. — Alfred Stevens, dont la peinture se vendait cependant assez cher, vécut toujours avec un assez grand nombre de dettes sur le dos.

Un jour, comme certains de ses amis lui faisaient des remontrances sur sa prodigalité, Stevens leur dit qu'il n'y avait point là de sa faute et que, s'il avait toujours vécu en désordonné, c'était parce qu'il ne s'était jamais vu le maître d'une somme assez forte pour régler son arriéré: « Je n'ai pas reçu d'assez grosses sommes à la fois », disait-il.

Quelqu'un lui répondit: « Pourtant, Stevens, n'avez-vous pas eu trois cent mille francs, lors de la vente de votre hôtel? »

Alors, le vieux peintre, étalant sa puissante et fine main à quelques centimètres au-dessus de la table: « Trois cent mille francs, ce n'est pas autant qu'on croit, répliqua-t-il mélancoliquement; ça ne fait pas plus haut que ça! »

Jean Moréas était-il insensible aux beautés de la Nature? On eût pu le croire, à l'entendre dire devant la mer: « C'est sinistre, allons-nous-en! » et avec quel accent!

Un ami réussit un jour à l'emmener jusqu'à la Côte d'Azur, qu'ils visitèrent en détail. Nice, Cannes, Menton, Monaco défilèrent. Mais Moréas tirait sur sa moustache et ne se déridait point. A la fin, il laissa tomber ces mots:

— Et maintenant, si nous allons au café?

§

Le Souvenir de César Franck à Liège. — A la mort du maître des *Béatitudes*, les Liégeois, ses compatriotes, songèrent à lui élever un monument. Mais Paris devança Liège dans la réalisation de ce projet, et la ville natale de César Franck lui offrit le simple hommage d'une rue peu fréquentée. Aujourd'hui, cependant, elle veut faire mieux. Le 15 mars, une plaque sera apposée sur la façade d'une maison de la rue Saint-Pierre,

près de l'Eglise Sainte-Croix. C'est là que serait né Franck, en 1822. La question, d'ailleurs, est controversée, et quelques-uns prétendent que le musicien naquit dans un quartier que la création d'un chemin de fer a fait depuis lors disparaître.

L'Œuvre des Artistes qui donna à Liège le monument du sculpteur Delcour, élève du Bernin, et la maison Grètry, se propose de faire élever sur une place de la ville une fontaine César Franck, qui portera le nom de fontaine des *Béatitudes*.

§

Un organe polonais à Paris. — La création à Paris d'une revue hebdomadaire polonaise, *Polonia*, coïncide heureusement avec le centenaire de 1814 et de la défense de Paris par les Polonais, sous les ordres du Maréchal Moncey. *Polonia* se propose d'être le lien indispensable entre les Polonais résidant en France, et surtout de rendre plus résistante et plus durable l'union de la France et de la Pologne. Sur le terrain pratique, *Polonia* s'efforcera d'encourager les relations industrielles et commerciales franco-polonaises.

Seule, la rubrique d'informations sera rédigée en français.

§

L'Art à Monte-Carlo. — On sait que la direction de l'Opéra de Monte-Carlo a continué, chaque année, d'offrir aux habitués de ce théâtre la primeur d'une œuvre musicale importante.

Cette année elle a monté, avec un grand luxe de décors dus à Visconti, *Cléopâtre*, la dernière œuvre de feu Massenet. La première représentation a eu lieu le 23 février et son succès fut très grand. M. Raoul Gunsbourg avait confié le rôle de Cléopâtre, à M^{lle} Kousnetzoff, qui possède une voix pure et bien timbrée, un art souple et savant qui lui a permis de nuancer avec délicatesse tous les sentiments de l'étrange et capiteuse héroïne qu'elle incarnait.

M. Magnenat tenait le rôle de Marc-Antoine; il y montra une belle maîtrise. La réputation de cet artiste ne peut aller qu'en grandissant. M. Rous-selière fut à la hauteur de sa renommée dans le rôle épisodique de Spakos. Il n'y a également que des éloges à adresser à tous les autres artistes.

Ajoutons que la représentation de *Cléopâtre*, dont le livret est de M. Louis Payen, était donnée au bénéfice des œuvres de bienfaisance de la Colonie française de Monaco.

§

Le Sottisier universel.

Une Association des Etudiants Alsaciens-Lorrains vient de se fonder à Paris, sous la présidence d'honneur de M. Ernest Lavisse et le patronage de nombreux professeurs de toutes les facultés et de plusieurs écoles supérieures libres, et de quelques artistes, hommes de lettres, industriels et grands commerçants. Cette association s'abstiendra de toute action politique ou autre. — *Gil Blas*, 4 mars.

Tremblement de terre en Egypte [titre]: Une légère secousse de tremblement de terre a été ressentie hier, à une heure et demie de l'après-midi, sur tout le littoral de l'Atlantique, entre New-York et Montréal. — *Le Temps*, 12 février.

D'après des télégrammes de Kiew, l'autopsie de Jossel-Pachkow a clairement établi que ce jeune garçon était d'origine israélite... Pachkow est arrêté et il n'est autorisé à voir ni parents, ni amis. — *Le Matin*, 14 février.

La réforme fiscale est un de ces ouvrages dont on peut dire qu'il faut les remettre vingt fois sur le métier, les « polisser sans cesse et les repolisser ». — *L'Information*, 1^{er} mars.

Il leur est formellement défendu de fréquenter les hôtels, les casinos, les cafés chantants, les restaurants, les brasseries, ainsi que de se mêler aux masses du peuple et de s'abstenir en général de tout ce qui n'est pas conforme avec leur honneur et leur dignité. — *Le Matin*, 22 février.

Car les hommes de la principauté restent toujours pour nous les maîtres ex-rogby. — *Exelsior*, 25 février.

Pour le repas du soir, M. Eugène Marty-Deville, qui logeait alors au Bousquet, avait confectionné un plat d'« oreillettes », sorte de cèpes du pays d'Albi. Le juge de paix, atteint d'un cancer et d'autres infirmités plus graves, s'abstint d'en manger. — *Le Matin*, 25 octobre 1913.

Le 25 juin 1830, le général Négrier venait d'être blessé mortellement à l'attaque de la barricade qui barrait l'entrée du faubourg Saint-Antoine. On voit arriver l'archevêque de Paris, Mgr Affre... Il veut haranguer les insurgés... Il tombe frappé d'une balle dans les reins. — *Journal des Débats*, 23 février.

Maurice Doublier. Un gas de la Beauce. La conformité de son crâne l'oblige à porter son chapeau de travers. — *Almanach pour 1914 de la « Muse Rouge »*, p. 2.

La France et l'Autriche-Hongrie... L'essentiel est d'éviter qu'il ne subsiste chez aucun des deux pays des malentendus qui sont d'ailleurs inévitables en raison des contacts multiples de la vie moderne. — Paroles de M. Gaston Doumergue rapportées par M. Georges Bourdon, *Neue Freie Presse*, 25 décembre 1913.

Coquilles et drôleries

A l'Institut s'est réunie aujourd'hui la commission chargée d'entendre la lecture des discours qui seront prononcés à l'Académie française, pour la réception de M. Jules Claretie. Il a glissé comme toujours sur une pelure d'orange. Il est tombé sur une question d'ajournement devant la plus belle chambrée que puisse rêver un ministère, en moins de temps qu'il n'en faudra pour raconter sa chute. — *Gil Blas*, 14 février.

Le fils que j'ai de vous, de ses bas, chaque jour,
Rénuit un peu plus notre malheureux couple.

L'Information, 10 septembre 1913.

Vous la connaissez, Thérèse, cette fameuse écriture ? — Ah ! Sainte Verge. Oui ! — *Grande Revue*, 10 février.

MERCURE.

Le Gérant : A. VALLETTE

Poitiers. — Imp. du MERCURE DE FRANCE (G. ROY), 7, rue Victor-Hugo.

Le Livre d'occasion

ÉDITIONS ORIGINALES DE MUSSET ET DE GAUTIER

Voici deux enfants gâtés du public. Certes, ils eurent jadis des lecteurs plus nombreux, mais jamais plus fervents. D'ailleurs Musset retrouve des disciples plus ou moins conscients chez les « fantaisistes », moins étourdis que l'auteur de la « Ballade à la lune » et moins douloureux que l'auteur des « Nuits ». Gautier, lui, sera éternellement notre maître pour avoir écrit l'admirable préface de « Mademoiselle de Maupin ». Que je comprends le bibliophile donnant 3.400 francs pour la première édition de ce chef-d'œuvre. Quel plaisir de voir se détacher sur la couverture des deux in-8 le titre impertinent : *Mademoiselle de Maupin, double amour*, par Théophile Gautier, auteur des *Jeunes-France*. Paris, E. Renduel, 1835-1836.

Qu'ils soient loués aussi les amateurs délicats qui pour 935 francs acquièrent *Albertus ou l'Âme et le Péché*, légende théologique. Paris, Paulin 1833 ; — pour 605 francs, *Les Jeunes-France*, romans goguenards. Paris, Eug. Renduel, 1833, tous deux rehaussés d'un frontispice de Célestin Nanteuil.

Le petit volume de *Poésies*. Paris, Charles Mary, libraire, et Rignoux, imprimeur-libraire, paru si malencontreusement lors des journées de juillet 1830, avait trouvé bien peu d'ache-

teurs. On avait bien d'autres occupations que de lire les poètes. Aujourd'hui, le glorieux in-18, initiateur d'une si glorieuse carrière, se vend 540 francs.

La dédicace de la « Comédie de la Mort » nous montre Gautier se présentant à Victor Hugo comme « son très humble et très dévoué disciple ». L'exemplaire qui montre cette orgueilleuse humilité s'est vendu 950 francs. C'est que, bien plus qu'un frontispice de Boulanger, une telle dédicace rehausse un volume.

(A suivre.)

FIRMIN TILLET.

PETITES ANNONCES

1 fr. la ligne de 45 lettres ou signes, espaces compris. Minimum 2 lignes. Les insertions sont payables d'avance. Mandat-poste au nom du Mercure de France 26, rue de Condé, Paris.

OFFRES

Maurice Verneuil, 15, Boulevard Saint-Germain, Paris.

Spinoza : Œuvres trad. Saisset, première édition.

Plutarque, trad. Amyot, éd. Didot, 1810.

P. Mercier, 19, avenue Chanzy, La Varenne-Saint-Hilaire.

B. de Poligay : Les Victimes de l'amour, Amsterdam, Van Harrevelt, 1773.

Bibliographie des ouvrages relatifs à l'amour, 3^e éd. Turin, 1871.

Gillet de la Tessonnerie : Le Desniaisé, Nice, 1873.

DEMANDES

G. Béranger, 40, rue de Vaugirard, Paris.

Alfred Ebelot : La Pampa, mœurs sud-américaines, illustré (Quantin), 1889.

Ch. Méray : Nouveaux éléments de géométrie, Dijon 1900.

Le Cabinet, satyrique. Gand, 1859-60, 3 vol.

COLLECTION PRÉCIEUSEde livres curieux consacrés à la femme et à l'amour
DERNIÈRES NOUVEAUTÉS PARUES

<i>Journal d'une Masseuse</i>	1 vol.	3.50
<i>Corraptice</i>	1 vol.	3.50
<i>L'Amour à Passions</i>	1 vol.	3.50
<i>Aux Griffes de Vénus</i>	1 vol.	3.50
<i>La Vénus Perverte</i>	1 vol.	3.50
<i>Du Pensionnat à l'Alcôve</i>	1 vol.	3.50
<i>Esclave Amoureuse</i>	1 vol.	5 »
<i>Miss</i>	1 vol.	5 »
<i>Quinze Ans !</i>	2 vol.	5 »

Envoi franco contre mandat adressé à
J. FORT, Editeur, 71-73, Faubourg Poissonnière, Paris.
Il sera envoyé comme **PRIME** deux beaux volumes ornés
de jolies vignettes et de belles eaux-fortes à tout acheteur
d'un des volumes ci-dessus.

Catalogue envoyé gratis en mentionnant ce Journal.

CHEMINS DE FER DE L'ÉTAT**PARIS A LONDRES**

Viâ DIEPPE ET NEWHAVEN PAR LA GARE SAINT-LAZARE

Services rapides tous les jours et toute l'année (Dimanches et Fêtes compris).

Départs de Paris-Saint-Lazare : à 10 h. (1^{re} et 2^e cl.) viâ Pontoise et à 21 h. 20 (1^{re}, 2^e et 3^e cl.), viâ Rouen, grande économie.**PRIX DES BILLETS**Billets simples valables 7 jours : 1^{re} classe, 49 fr. 45. — 2^e classe, 36 fr. 20. — 3^e classe, 24 fr. 25.Billets d'aller et retour valables 1 mois : 1^{re} classe, 85 fr. 15. — 2^e classe, 61 fr. 15. — 3^e classe, 42 fr.

Ces billets donnent le droit de s'arrêter, sans supplément de prix, à toutes les gares situées sur le parcours, ainsi qu'à Brighton.

CHEMINS DE FER D'ORLÉANS**Relations directes****ENTRE PARIS ET L'ALGÉRIE**

par BORDEAUX, MADRID, CARTHAGÈNE et ORAN

A L'ALLER. — Départ de Paris-Quai d'Orsay à 12 h. 16 (Sud-Express), à 19 h. 38 (rapide 1^{re} et 2^e cl.) et à 21 heures (Pyénées-Côte-d'Argent, jusqu'au 2 Mai 1914); arrivée à Madrid-Norte à 14 h. 12 et à 22 h. 58; départ de Madrid-Atocha à 20 h. 35 (1^{re}, 2^e et 3^e cl., wagons-lits les lundis, mercredis et vendredis); arrivée à Carthagène à 10 h. 35.

De Carthagène à Oran :

1^{re} Par la Compagnie Générale Transatlantique, tous les mardis, à 20 heures. Traversée en 9 heures ;2^e Par la Compagnie Tintoré, tous les vendredis, à 19 heures.**AU RETOUR.** — D'Oran à Carthagène :

Par la Compagnie Générale Transatlantique, tous les lundis, à 23 heures. Traversée en 9 heures.

Départ de Carthagène à 16 h. 45 (1^{re}, 2^e, 3^e cl., wagons-lits les mardis, jeudis et samedis); arrivée à Madrid-Atocha à 7 h. 30; départ de Madrid-Norte à 20 heures (Sud-Express) et à 9 h. 15 (rapide 1^{re} et 2^e cl., couchettes et lits-toilette au départ d'Hendaye); arrivée à Paris-Quai d'Orsay à 20 h. 54 et à 14 h. 15.

Billets directs simples et d'aller et retour individuels et collectifs, de toutes classes, entre Paris-Quai d'Orsay et Carthagène.

PRIX (1)BILLETS SIMPLES..... fr. 1^{re} cl. 234 fr. » 2^e cl. 170 fr. 25 3^e cl. 106 fr. 10— ALLER ET RETOUR — 1^{re} cl. 325 fr. 45 2^e cl. 235 fr. 85 3^e cl. 147 fr. 25

Validité. — Des billets simples, 8 jours; des aller et retour, 90 jours.

Bagages. — Enregistrement direct de Paris-Quai d'Orsay à Carthagène

(1) Variables suivant le cours du change.

OFFICIERS MINISTÉRIELS

Ces annonces sont exclusivement reçues par M. CLAUDE, 6, rue Vivienne.

SAINTE-OUEN-L'AUMONE, g^{te} prop^{te}. Adj^{te} à Pontoise, ét. M^e BELVAUX, not., 22 mars 1914. M. à pr. : 18 000 fr.

VENTE, au Palais, le 21 mars 1914, 2 heures.
PROPRIÉTÉ 40, RUE LAUGIER, et 11, sis à Paris
Laugier. C^{te} : 2.044 m. 33 c. env. Rev. : 18.500 fr.
M. à prix : 250.000 fr. S'adresser à M^{es} H. CAZIER et TUAL, avoués et à M^{es} BUCAILLE et RAFFIN, notaires à Paris.

DOMAINE DE FRILEUSE à Brûs-sous-Forges (S.-et-O.). C^{te} : 329 ha. M. à prix : 120.000 fr. Adj. ch. not., 16 juin. M^{es} PÉRONNE et ROBINEAU, not., 8, r. de Maubeuge.

GRANDE VILLA, STATION THERMALE, 3 h. Paris, à vendre meublée ou non. S'adr. à M^e DURIN, not. à Pougues (Nièvre).

HOTEL, 35, Av. Villiers : C^{te} 103 m. Rev. br. 7.500 fr. M. à p. : 125.000 fr. A adj. ch. not., 31 mars. S'adr. M^e ROCAGEL, 182, r. Rivoli.

PROPRIÉTÉ à PARIS, 49-51 **AV. CLICHY**, r. 3.440 f. ; 1.029 m. : M. à p. : 375.000 fr.
Maison à PARIS, 5, **AV. ST-OUEN**, 353^m. R. 9.708 fr. : M. à p. : 130.000 fr.
Adj. 31 mars, M^e VALLÉE, not., 204, boulevard Voltaire.

M^{es} (16^e) Desbordes-Valmore, 50. C^{te} : 340 m. R. angle r. br. : 11.345 fr. M. à p. : 125.000 fr. Adj. ch. not., 31 mars. M^e FLAMAND-DUVAL, 24, r. Lafayette.

LEVALLOIS-PERRET, Maison, 30, r. Gravel, angle r. Danton. C^{te} : 300 m. Rev. br. : 300 fr. M. à pr. : 90.000 fr. Adj. ét. M^e PETIT, not. à Levallois, 25 mars, à 1 h. S'adr. : M^e PETIT et M^e MICHELEZ, not., Paris, 50, av. Wagram.

VENTE au Palais, à Paris, le 4 avril 1914, à 2 heures. En 7 lots. — 1^{er} à 5^e.

Diverses pièces de **TERRE** de canton de **RYES (CALVADOS)** Revenu brut : 760 fr. M. à pr. totale : 5.650 fr. :
6^e **PETITE FERME** Le Cani-
vet à **MOON**
Sur-Elle et Airel (Calvados). Rev. br. : 1.200 fr.
M. à pr. **7^e FERME** Les Guittonnières
à **CAUMONT**
(Calvados). Rev. br. : 700 fr. M. à pr. : 12.000 fr.
S'adr. à M^{es} CHAISEMARTIN et Malandrin, avoués à Paris, Moreau et Paul Robineau, notaires à Paris.

A adj. sur 1 ench., ch. not., Paris, 31 mars.

TERRAIN sis à Paris, **36, RUE DE CHALIGNY** (12^e arrond^t). C^{te} : 76 mq. 89. M. à pr. : 27.000 fr. S'adr. Assistance Publique, 3, av. Victoria ou G. Monzi. D'ARLEUX, not., 15, rue des Saints-Pères.

Vente au Palais, 25 mars 1914, 2 h., en 3 lots :
UNE PROPRIÉTÉ DE 3 MAISONS A PARIS. 1^o RUE RAYNOUARD, 30.

Cont. : 1723 mètres env. M. à pr. : 40.000 francs ;
2^o **RUE SINGER, 2.** M. à pr. : 60.000 fr. Cont. : 1.153 m. env.
3^o **RUE SINGER, 8.** Cont. : 875 mètres env. M. à pr. : 20.000 fr. S'adresser à M^{es} DE CHAUVENON et RAYVETON, avoués, et à M^{es} LEROY et Delapalme, notaires à Paris.

CHEMINS DE FER
DE PARIS-LYON-MÉDITERRANÉE

Excursions organisées avec le concours de l'Agence " Les Voyages pratiques ".

1^o — Train spécial à marche rapide, les 9 et 10 avril, permettant la visite de **Lausanne** et du **Lac de Genève**.

Prix (tout frais compris), 1^{re} cl. : 60 fr. ;
2^e classe : 50 fr. ; 3^e classe : 37 fr. 50.

2^o — Excursion de **trois semaines en Italie**, du 13 avril au 4 mai, permettant la visite de la Côte d'Azur.

1^{re} cl. : 655 fr. ; 2^e cl. : 565 fr.

3^o — Voyage **d'un mois en Italie**, permettant de visiter toutes les villes intéressantes et leurs environs.

1^{re} cl. : 1.035 fr. ; 2^e cl. : 935 fr.

4^e — Visite de **la Corse en automobile**.
1^{re} cl. : 500 fr.

N.-B. — Les prix ci-dessus comprennent : les billets de chemins de fer, le logement, la nourriture, les transports en bateaux, etc., sous la responsabilité de l'Agence.

Pour tous renseignements et adhésions s'adresser au Bureau des Voyages pratiques, 5, rue de Rome, à Paris.

BULLETIN FINANCIER

La Bourse décidément se refuse à croire à l'imposition de la Rente et se sent rassurée par les déclarations de M. Aimond, rapporteur de la Commission sénatoriale de l'impôt sur le revenu. Le sénateur de Seine-et-Oise est un adversaire résolu des projets de M. Caillaux et il affirme sa conviction de se voir suivi par la Haute-Assemblée.

Ces déclarations optimistes font gagner plus d'un point à notre 3 o/o à 88,35.

Les fonds russes ont fait preuve d'une plus grande activité. Le Russe 4 o/o 1901 vaut 88,30 jouissance mars; le Consolidé 4 o/o gagne vingt centimes à 91,40 ainsi que le 3 o/o 1891 à 76,55. — Le 4 1/2 o/o 1909 est très ferme à 98. — Le 5 o/o 1906 est à 103,85.

L'Hellénique 5 o/o 1881 abandonne quelques fractions à 284. — On ne connaît pas encore la date de l'emprunt qui doit être émis sur notre place.

Le Roumain 4 o/o 1898 est en reprise à 90 fr.

L'Ottoman unifié 4 o/o est plus faible à 86,25.

Le Serbe remonte à 82,10, le Bulgare 5 o/o 1902 se maintient à 500.

Les transactions sur les actions de nos grandes compagnies de chemins de fer sont peu nombreuses. Les actions Lyon cotent 1304; le Midi est sans changement à 1102.

A partir du 1^{er} mai prochain l'express Paris-Berlin empruntera les voies du chemin de fer de l'Est, il en résultera naturellement une augmentation de recettes pour cette Compagnie, au détriment de la Compagnie du Nord. — L'Est est invariable à 920; le Nord revient à 1695 après 1715.

Les actions de l'Orléans sont sans changement à 1350. — L'assemblée extraordinaire se réunira le 31 mars prochain. Le Conseil proposera à l'assemblée de fixer à 59 francs le chiffre du revenu de chaque action pour l'exercice 1913.

La situation de nos grandes institutions de crédit reste bonne, et les dividendes déclarés ne sont pas inférieurs aux taux précédents. Certains établissements ont même spécifié qu'ils n'auraient nul besoin pour cela de recourir à leurs réserves et qu'ils pourront augmenter leur report à nouveau.

La Banque de Paris et des Pays-Bas fléchit à 1660. Son conseil a fixé le dividende au même chiffre que celui de l'exercice 1912, soit à 75 francs. La répartition avait porté jusqu'ici sur le capital ancien de 75 millions de francs; elle se fera cette année sur le capital porté à 100 millions.

L'Union parisienne est plus faible à 972; le Crédit mobilier passe de 602 à 590; la Banque française pour le commerce et l'Industrie est sans changement à 280.

La Société générale est figée à 815; son assemblée est convoquée pour le 26 mai prochain et le dividende qui lui sera proposé sera de 20 francs net contre 19 fr. 25.

Fermeté du Comptoir National d'Escompte à 1049 et du Crédit Lyonnais à 1698.

Le Crédit français s'écarte peu de son niveau antérieur à 445. — Son conseil a décidé de maintenir son dividende à 25 francs par action.

Le Crédit foncier demeure fermement tenu à 900 fr., bien influencé par la plus-value des bénéfices qui ont atteint 1.957.956 fr. contre 1.712.377 francs en 1912.

La Banque russe du commerce et de l'industrie est invariable à 906. D'après une nouvelle de Kiew, cette banque a acquis les raffineries de sucre de la Russie Méridionale, à Charytanenko, pour 16 millions de roubles.

La Banque Ottomane est plus lourde à 643.

COMPTOIR NATIONAL D'ESCOMPTE DE PARIS

Capital : 200 Millions de Francs entièrement versés

SIÈGE SOCIAL : 14, rue Bergère.

SUCCURSALE : 2, place de l'Opéra, Paris.

Président du Conseil d'Administration : M. Alexis BOSTAND, C. ●

Vice-Président, Directeur : M. E. ULLMANN, O. ●

Administrateur-Directeur : M. P. BOYER, ●

OPERATIONS DU COMPTOIR

Bons à échéance fixe, Escompte et Recouvrements, Escompte de chèques, Achat et Vente de Monnaies étrangères, Lettres de Crédit, Ordres de Bourse, Avances sur Titres, Cbèques, Traités, Envois de fonds en Province et à l'étranger, Souscriptions, Garde de Titres, Prêts hypothécaires Maritimes, Garantie contre les risques de remboursement au pair, Paiement de Coupons, etc.

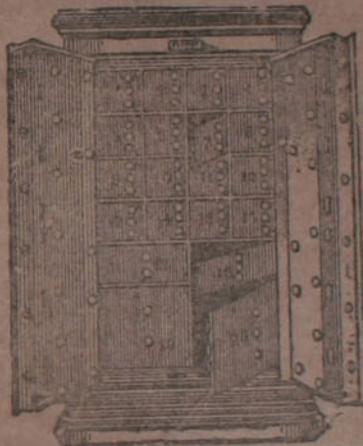
AGENCES

45 Bureaux de Quartier dans Paris — 16 Bureaux de Banlieue — 180 Agences en Province — 11 Agences dans les colonies et pays de Protectorat — 12 Agences à l'Étranger.

LOCATION DE COFFRES-FORTS

Le Comptoir tient un service de coffres-forts à la disposition du public 14, rue Bergère; 2, place de l'Opéra; 147, boulevard Saint-Germain; 49, avenue des Champs-Élysées, et dans les principales Agences.

GARANTIE ET SÉCURITÉ ABSOLUES



COMPARTIMENTS DEPUIS 5 FRANCS PAR MOIS

Une clef spéciale unique est remise à chaque locataire. — La combinaison est faite et changée par le locataire, à son gré. — Le locataire peut seul ouvrir son coffre.

BONS A ÉCHÉANCE FIXE

Intérêts payés sur les sommes déposées :

De 6 à 11 mois $\frac{1}{2}$	1 1/2 0/0	De 1 an à 2 ans.....	2 0/0
Au delà de 2 ans et jusqu'à 4 ans.....	3 0/0		

Les Bons délivrés par le Comptoir National aux taux d'intérêts ci-dessus, sont à ordre ou au porteur, au choix du Dépositant. Les intérêts sont représentés par des Bons d'intérêts également à ordre ou au porteur, payables semestriellement ou annuellement suivant les convenances du Dépositant. Les Bons de capital et d'intérêts peuvent être endossés et sont par conséquent négociables.

VILLES D'EAUX (Stations estivales et hivernales)

Le Comptoir National a des agences dans les principales Villes d'Eaux; ces agences traitent toutes les opérations comme le siège social et les autres agences, de sorte que les Étrangers, les Touristes, les Baigneurs peuvent continuer à s'occuper d'affaires pendant leur villégiature.

LETTRES DE CRÉDIT POUR VOYAGES

Le Comptoir National d'Escompte délivre des Lettres de Crédit circulaires payables dans le monde entier auprès de ses agences et correspondants; ces Lettres de Crédit sont accompagnées d'un carnet d'identité et d'indications et offrent aux voyageurs les plus grandes commodités, en même temps qu'une sécurité incontestable.

Salons des Accrédités, Succursale, 2, place de l'Opéra

Installation spéciale pour voyageurs. Emission et paiement de Lettres de Crédit. Bureau de change. Bureau de poste. Réception et réexpédition des lettres.

MERCURE DE FRANCE

26, rue de Condé, Paris

Paraît le 1^{er} et le 16 de chaque mois sur 224 pages
et forme dans l'année six volumes

Littérature, Poésie, Théâtre, Beaux-Arts
Philosophie, Histoire, Sociologie, Sciences, Voyages
Bibliophilie, Sciences occultes

Critique, Littératures étrangères, Revue de la Quinzaine

La Revue de la Quinzaine s'alimente à l'étranger autant qu'en France. Elle offre un nombre considérable de documents et constitue une sorte « d'encyclopédie au jour le jour » du mouvement universel des idées.

Epilogues (actualité) : Remy de Gourmont.
Les Poèmes : Georges Duhamel.
Les Romans : Rachilde.
Littérature : Jean de Gourmont.
Histoire : Edmond Barthelemy.
Philosophie : Georges Palante.
Le Mouvement scientifique : Georges Bohn.
Sciences médicales : Docteur Paul Voivenel.
Science sociale : Henri Mazel.
Ethnographie, Folklore : A. van Gennep.
Archéologie, Voyages : Charles Merki.
Questions juridiques : José Théry.
Questions militaires et maritimes : Jean Norel.
Questions coloniales : Carl Siger.
Géographie politique : Fernand Caussy.
Esotérisme et Sciences psychiques : Jacques Brien.
Les Revues : Charles-Henry Hirsch.
Les Journaux : R. de Bury.
Théâtre : Maurice Boissard.
Musique : Jean Marnold.
Art : Gustave Kahn.
Musées et Collections : Auguste Marquillier.
Chronique de Bruxelles : G. Eekhoud.
Chronique de la Suisse romande : René de Week.

Lettres allemandes : Henri Albert.
Lettres anglaises : Henry-D. Davray.
Lettres italiennes : Giovanni Papini.
Lettres espagnoles : Marcel Robin.
Lettres portugaises : Philéas Lebesgue.
Lettres américaines : Théodore Stanton.
Lettres hispano-américaines : Francisco Contreras.
Lettres brésiliennes : Tristao da Cunha.
Lettres néo-grecques : Démétrius Astériotis.
Lettres roumaines : Marcel Montandon.
Lettres russes : Jean Chuzewille.
Lettres polonaises : Michel Mutermilch.
Lettres néerlandaises : J.-L. Walch.
Lettres scandinaves : P.-G. La Chesnais, Fritiof Palmér.
Lettres tchèques : Janko Cadra.
La France jugée à l'Étranger : Lucile Dubois.
Variétés : X...
La Vie anecdotique : Guillaume Apollinaire.
La Curiosité : Jacques Daurelle.
Publications récentes : Mercure.
Echos : Mercure.

VENTE ET ABONNEMENT

Les abonnements partent du premier des mois de janvier, avril, juillet et octobre. Les nouveaux abonnés d'un an reçoivent à titre gracieux le commencement des matières en cours de publication.

FRANCE		ÉTRANGER	
LE NUMÉRO..... net	1.25	LE NUMÉRO.....	1.50
UN AN.....	25 fr.	UN AN.....	30 fr.
SIX MOIS.....	14 »	SIX MOIS.....	17 »
TROIS MOIS.....	8 »	TROIS MOIS.....	10 »

ABONNEMENT DE TROIS ANS

France : 65 fr. | Étranger : 80 fr.

Envoi franco, sur demande, d'un numéro spécimen et du catalogue complet des Editions du *Mercur de France*.